VOLUME VI — WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 11 SEPTEMBRE 1918 — NUMERO 18

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis $1.50

Union Postale $2.00

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié p... WEST CANADA PUB. C... LTD.

619 Ave McDermot

Téléphones - - Garry 426...

POUR LA DEFENSE NATIONALE

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, Saint-Boniface. — Tél. Main 4479

Nous accusons réception des cotisations des Canadiens-français de Winnipeg, recueillies par le R. P. Thérien, O.M.I., chapelain de la Société Saint-Jean-Baptiste du Sacré-Coeur.

Au dévoué percepteur, ainsi qu'aux généreux donateurs, nous adressons nos plus sincères remerciements pour la magnifique somme de $876.00, qu'ils viennent de réaliser, sur l'une de nos meilleures lignes de défense. Voici le détail:

Chèvrier Fils, le Magasin Bleu	$200.00	M. F.-A. Gingras	$5.00
Hon. Aimé Bénard	100.00	M. L.-A. Goyette	5.00
J.-H. Tremblay Co., Ltée.	100.00	M. Philippe Guertin	5.00
M. A.-R. Boivin	50.00	M. J.-H.-N. Léveillé	5.00
M. A.-J.-H. Dubuc	50.00	M. F. St-Germain	5.00
M. J.-M. Bessette	25.00	M. Jules Collon	2.00
M. C. Pélissier	25.00	M. W. Olivier	2.00
M. H. Pélissier	25.00	M. H.-J. Latourelle	2.00
Mme I. Richer	25.00	M. J.-A.-O. Paquin	2.00
Jobin-Marrin Co.	25.00	M. P. Villeneuve	2.00
Rock City Tobacco Co.	25.00	Dr Léon Benoit	1.00
West Canada Pub. Co.	25.00	M. R. Chauvière	1.00
M. Philibert L'Heureux:		M. M. Dumousseau	1.00
Contribution de $10.00		M. H. Héroux	1.00
en juin dernier, plus con-		M. Emmanuel Lalonde	1.00
tribution de $10.00	10.00	M. Léon Lepage	1.00
M. P.-A. Talbot	10.00	M. A. Lalonde	1.00
M. Ernest Guertin	10.00	Mlle Lapointe	1.00
M. L.-A. Delorme	10.00	M. A. Kéroack	1.00
M. J.-B.-L. Joncas	10.00	M. J. Lavoie	1.00
M. J.-H. Lemire	10.00	M. J.-H. Lauzon	1.00
Adanac Grain Co.	10.00	M. L. Mercier	1.00
M. Vigor Rho	10.00	M. C. Marquis	1.00
Winnipeg Church Goods,		M. J.-O. Morin	1.00
par M. Gaspard	10.00	M. Jos. Poitras	1.00
Un ami de l'oeuvre	5.00	M. R. Piché	1.00
M. J.-A. Hébert	5.00	M. Eug.-J. Robert	1.00
M. Ernest Aubin	5.00	M. J.-A. Rhéaume	1.00
M. J.-L. Arsenault	5.00	M. Jean St-Pierre	1.00
M. J.-T. Beaubien	5.00	Mme Théo. Thibault	1.00
M. J.-H. Bourgouin	5.00	Un ami	1.00
M. H.-L. Chabot	5.00		
M. A.-B. Desrochers	5.00	Total	$876.00
M. Claude Denis	5.00		
M. J.-A. Dupuis	5.00	**GRAND VITAL**	
M. C.-F. DeGagné	5.00	M. Noé Rodrigue	$2.00

LOUIS HEBERT

La semaine dernière, Québec commémorait solennellement la mémoire de Louis Hébert, premier cultivateur canadien, premier ancêtre de cette race vigoureuse, au bras solide, aux manières de gentilshommes, au jugement droit, — et à laquelle nous devons la survivance de la vie française au Canada.

Il y a trois siècles, à l'endroit où se trouve actuellement l'hôtel-de-ville de Québec, Louis Hébert jetait en terre la semence du premier blé canadien. On a voulu, sur le champ même de ses labeurs, lui élever une statue. Nous nous réjouissons de cet acte qui rend justice à un homme de mérite, et jette un nouvel éclat sur une profession honorable entre toutes, celle du plus proche coopérateur du Dieu qui fait germer les grains et mûrir les fruits.

A la génération de cultivateurs à laquelle Louis Hébert traça la voie, nous devons la survivance de notre race. Et nous pouvons, avec la plus entière certitude affirmer que ce sont les cultivateurs qui sauveront de nouveau le groupe français dans la lutte qu'on prépare contre lui: lutte où l'on voudrait qu'il sombrât, mais d'où il émergera pour accomplir sa destinée sur cette terre d'Amérique.

Pour nous du Manitoba, plus particulièrement, oserions-nous dire, cet acte est évocateur et nos compatriotes doivent en bien méditer la profonde signification. Notre force est à la campagne, où la vie catholique et française est solidement organisée en paroisses prospères, jouissant déjà d'une très large aisance.

Les ressources ne manquent pas, mais l'idée de la solidarité du groupe n'est peut-être pas aussi développée qu'elle pourrait et devrait être. Se laisser tranquillement vivre, confiant en ses forces peut ne pas être fatal à nos frères de Québec qui sont le nombre, et, encore n'osons-nous point l'affirmer crainte de cruelles désillusions; mais pour nous, la vie suppose la lutte de chaque jour et cette lutte demande le sacrifice au profit de la cause commune d'une partie de notre énergie, de notre temps et de notre argent.

C'est Monsieur Omer Héroux qui disait naguère, croyons-nous: "qu'une des dernières choses que les nôtres apprennent, c'est le "sacrifice d'un peu d'argent pour l'avantage des causes nationales."

Nous devons rendre au groupe manitobain la justice de dire que sur ce point il a commencé à apprendre sa leçon. Cependant un trop grand nombre l'ignorent encore, et ceux qui commencent à la savoir ont encore la prononciation molle; en d'autres termes, on donne, mais on donne trop peu pour l'oeuvre à accomplir.

Notre récolte est splendide, cette année; nos paroisses sont favorisées comme bien peu d'endroits de la province. Les nôtres vont-ils croire avoir fait leur devoir envers le groupe français du Manitoba en donnant une piastre pour la défense de la langue?

Le temps est venu où nos gros cultivateurs, s'ils veulent comprendre leur responsabilité, s'ils veulent être de dignes continuateurs de Louis Hébert, devront émerger pour vingt-cinq piastres au budget de l'Association qui fait en ce moment la lutte pour la survivance française en cette province.

Nous aurons bientôt le plaisir de faire connaître à notre public le noble geste de l'un des nôtres qui croit la cause à défendre digne d'une offrande de deux cents piastres. Tous n'ont pas ces ressources financières. Nous le reconnaissons. Ce qui manque surtout, ce ne sont pas les ressources financières: elles abondent; mais bien les convictions sérieuses et le dévouement pratique à une cause qui ne peut pas être défendue par des déclarations et des déclamations, si grandioses soient-elles, mais par le patriotisme vrai et le dévouement qui s'appuie sur des réalités.

Un peu des méthodes d'affaires mises en évidence par celui dont nous parlons allongerait la liste des contributions particulières et les ferait monter à cinq, dix, vingt-cinq et cinquante piastres. Que nous serions heureux de publier de longues listes de ces actes portant avec eux la preuve de la sincérité!

Nous ne désespérons pas d'avoir cette indicible consolation, quand le flot du beau blé doré se mettra à couler vers les grands lacs pour revenir en un flot d'or que nos braves cultivateurs ne garderont pas pour eux seuls.

Ayons l'esprit de solidarité dans notre campagne de défense nationale, et sachons songer à ceux qui sont moins favorisés sous le rapport de la fortune, plus faciles victimes de ceux qui en veulent à tout ce qui est catholique et français.

Les gens de Québec ont dû prendre de bien solides résolutions au pied du monument de Louis Hébert. Nos braves cultivateurs manitobains ne voudront pas être les seuls à ne pas profiter de la leçon qui se dégage de la fête en l'honneur de Louis Hébert. Ils s'encourageront à s'affirmer sur le sol manitobain en y poussant de profondes racines, ils étendront leur domaine agricole, ils songeront de plus à assurer à leurs enfants une formation catholique et française, ce qu'ils ne pourraient pas faire en négligeant de soutenir de leur sympathie et de leur argent les institutions mises debout pour la conservation de ce trésor à nul autre pareil, en dehors des bienfaits de la foi catholique.

LES DROITS DE L'ENFANT

Le nouveau ministre de l'Instruction publique d'Ontario vient de prononcer un grand discours sur ce sujet d'importance capitale. Monsieur le Ministre ne nous semble pas parler très clairement; à notre sens, il appuie trop sur certains droits, tout en laissant dans l'ombre d'autres droits plus sacrés qu'on néglige, hélas! à un degré inquiétant dans les provinces anglaises de ce pays.

Voici l'énumération des droits des enfants faits par monsieur le ministre:

"Le droit de naître; le droit de vivre; le droit à la protection; "le droit de jouer; le droit de recevoir une bonne éducation."

Le droit de naître. C'est un peu contestable, car avant d'avoir des droits il faut exister. Aux yeux de ceux qui n'ont pas l'honneur d'être le ministre de l'Instruction publique, c'est de logique élémentaire.

Peut-être monsieur le ministre veut-il parler du devoir des parents de ne pas empêcher l'enfant de naître. Dans ce cas, les paroles de monsieur le ministre auraient un sens. Si oui, que n'a-t-il le courage de dire clairement ce qu'il veut faire entendre.

En cette matière, le devoir des parents est fort grave, et, oserions-nous ajouter, passablement négligé dans l'Ontario, comme d'ailleurs dans tous le pays où le sentiment religieux est miné et détruit par la fameuse école nationale, autrement dite, l'école publique et neutre. Si monsieur le ministre veut assurer ce droit à l'enfant, il devra donc aller à la source du mal. La besogne est urgente, très urgente même.

Le droit de vivre. C'est élémentaire: n'insistons pas, et pour être charitables, n'appuyons pas sur le fait de notoriété publique, puisque mis au jour par la presse de Toronto elle-même, d'une visite aux égoûts fort compromettante pour le droit de vivre des enfants de Toronto. Un brin de sentiment religieux qui inculque aux hommes la dignité de la vie humaine et le prix d'une âme immortelle eut beaucoup fait pour la conservation de ces frêles existences. Du moins, c'est notre humble avis.

Le droit de jouer. Monsieur le ministre n'a pas beaucoup à insister; les enfants prendront bien ce droit. Sur ce point les enfants sont partisans de la doctrine pratiquée en certains pays, à savoir: qu'on n'a de droits que ceux que l'on prend.

Droit de recevoir une bonne éducation. C'est vrai, et c'est ce que monsieur le ministre a dit de mieux, pourvu qu'à travers son langage assez peu clair, il entende par éducation ce que cela comporte véritablement, c'est-à-dire: prendre l'enfant tel qu'il est avec une intelligence à former et une âme à élever vers la sphère du surnaturel. Le mot français est fort expressif. On élève un enfant quand on prend soin de son corps et de son âme.

Pour nos grands éducateurs modernes, le corps est tout, l'âme rien. Nous faisons l'honneur à monsieur le ministre de l'Instruction publique de l'Ontario de croire qu'il n'est pas de ce nombre, mais, en toute chose, la parole n'est pas toujours une sûre garantie de la réalité des sentiments; il faut y joindre l'action.

Tout le système scolaire de l'Ontario a besoin d'une réforme, d'une double réforme même; d'abord dans la sphère intellectuelle, une réforme vers la simplification des programmes. La presse de Toronto l'a dit assez haut et assez clairement lors de l'élection de monsieur le ministre de l'instruction publique de l'Ontario pour qu'il ne puisse pas l'ignorer. Et puisque monsieur le ministre est non seulement un membre du cabinet, mais de plus ministre d'une secte religieuse qui se prétend chrétienne, sa seconde réforme serait de mettre en honneur le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il y croit, et de faire donner aux enfants une connaissance solide de la doctrine divine de ce Maître adoré, doctrine assez importante aux hommes pour qu'un Dieu ait consenti à se faire homme pour l'apporter à la terre.

Voilà des réformes dont le peuple canadien, surtout celui des provinces où sévit l'école neutre, a un bien urgent besoin. Nous sera-t-il nécessaire de répéter que ces remarques s'appliquent au Manitoba, puisque en matière scolaire nous n'avons fait que copier Ontario.

MISE AU POINT

De ce temps-ci, il est de mode de calomnier la province de Québec. Que voulez-vous, il y toutes sortes de modes! Les dames font consister la mode dans le déshabillage. Peut-il y avoir grand mal à déshabiller la province de Québec?

Quand on a un costume léger, la modestie la plus élémentaire devrait porter certaines gens à songer à elles-mêmes, avant de s'occuper des autres. La parabole de la paille dans l'oeil du voisin et de la poutre dans le sien est vieille comme l'évangile, et, cependant, d'application toujours très actuelle pour ceux qui ont le souci de vivre chrétiennement.

Nos grands quotidiens de langue anglaise, trop couramment lus des nôtres, s'emploient si bien à la besogne de calomnier Québec, que notre population court le danger de prendre le change en acceptant la calomnie comme l'expression de la vérité. Au lieu de baisser la tête devant l'outrage, nous engageons les nôtres à la relever bien droite en face des calomniateurs, et à leur jeter à la face comme réponse, les chiffres très officiels donnés par l'**Action Catholique**, de Québec, ces jours derniers. Les voici:

"La vérité, établie sur des chiffres précis, est que la province "de Québec, loin de mériter la réputation qu'on veut lui tailler, peut "faire montre de résultats bien supérieurs à ceux de l'Ontario, sous "le rapport de l'application de la loi du Service Militaire. De "l'analyse de chiffres officiels il résulte que sur cent individus conscriptibles de la première classe, — 20 à 35 ans, — 94 se sont enregistrés dans le Québec contre 82 dans l'Ontario; 5.8 n'ont pas "répondu à l'appel dans Québec et 17.8 dans l'Ontario; 77 ont obtenu "leur exemption dans Québec et 79 dans Ontario; 90 ont vu leur "exemption refusée dans Québec et 55.5 dans Ontario; 9.8 en ont "appelé de cette décision dans Québec et 44.7 dans l'Ontario.

"Un seul coup d'oeil jeté sur ces chiffres permet de constater "que Québec a répondu à l'appel mieux que sa voisine, et que le "nombre des récalcitrants y est moindre, malgré que les autorités "militaires y aient fait preuve de beaucoup plus de sévérité, en appelant dans 25,115 cas d'exemption sur 89,574 exemption accordées, "pendant qu'elles ne prenaient que 10,638 appels contre 83,559 "exemptions accordées dans Ontario.

"Donc la vérité est que Québec a fait son devoir aussi bien et "mieux que l'Ontario.

"Cela n'empêche pas nos ennemis de clamer le contraire.

"Leur tactique nous afflige sans nous étonner, car elle n'est pas "nouvelle; mais si nous prenons courageusement notre parti d'un "mal que sa persistance porte à croire presque nécessaire, nous sommes plus douloureusement affecté par le spectacle que donnent "ceux qui, inconsciemment ou non, font le jeu de nos pires ennemis "en devenant les contempteurs de leur race.

"Il n'est personne parmi les Canadiens-français intelligents, qui "ne sache qu'un certain groupe ne vit et ne prospère que des calomnies répandues sur notre compte. A périodes assez régulières, il "surgit on ne sait d'où, quelque racontar perfide, racontar que les "mille voix d'une presse obéissant à un mot d'ordre mystérieux "répandent bientôt en l'amplifiant. On n'a qu'à se remémorer ce "qui s'est passé aux élections dernières pour en convenir. Puis, sous "l'influence du même chef d'orchestre invisible, tout se tait soudain "jusqu'à ce que quelque nouvelle machination ténébreuse ait besoin "d'asseoir son succès sur les ruines de notre réputation; et la campagne de calomnies recommence."

En définitive, le rôle de calomniés vaut encore mieux que celui de calomniateurs; le premier est parfois fort ennuyeux, il faut l'avouer, mais l'autre est vil. Nous engageons nos calomniateurs à y songer un peu, avant d'aller plus loin dans la campagne répugnante faite contre tout ce qui est français.

L'unité canadienne, dont on parle si éloquemment avec un trémolo dans la voix et la main sur le coeur, serait autrement servie par une once de bons procédés que par toutes ces viles calomnies. Qu'on remise l'éloquence dégoûtante parce qu'elle est fausse, et qu'on fasse sortir la loyauté qui consiste au moins à ne pas calomnier, quand on ne veut rien dire d'agréable.

Mieux vaut ne pas calomnier ceux auxquels on demande l'impôt de l'or et du sang. Quand on habite une maison de verre, il est de prudence élémentaire de ne pas jeter de pierres aux passants.

A DROITE ET A GAUCHE

Une seule langue!

Le 30 juillet dernier, le Grand Comité des Communes anglaises étudiait les clauses du bill de l'éducation qui ont trait à l'enseignement du gaelique. Sir Alpheus Mortin proposa que les programmes scolaires incluassent un enseignement parfait du gaelique dans dans les régions où l'on parle gaelique. Ian MacPherson, sous-secrétaire de la guerre, l'appuya d'un vigoureux discours. Si, a-t-il affirmé, on inclut dans ce bill l'enseignement du gaelique, il n'y aura qu'une voix en Ecosse pour féliciter le gouvernement. Ses électeurs emploient en grande majorité l'idiôme gaelique, il est fier de les représenter. Et ce n'est, a-t-il poursuivi, que se rendre à une élémentaire vérité que de professer que le premier enseignement se doit donner dans la langue maternelle. L'enfant bilingue est de beaucoup plus avantagé que l'enfant unilingue, car il voit les choses sous deux aspects et a deux idées contre l'autre une. "Ce n'est pas, continua-t-il, dans l'espoir de substituer le gaelique, à l'anglais qu'il prône ces réformes, mais parce que l'intérêt bien entendu de l'éducation le commande. D'ailleurs, le gouvernement a déjà reconnu que cela est vrai, puisqu'il a favorisé, aux Galles et en Irlande, l'enseignement des idiômes nationaux de ces deux pays. C'est chose incompréhensible qu'aussi stupide politique se soit maintenue en Ecosse. Le gaelique jouit de droits incontestés dans l'enseignement supérieur, mais ce fut toujours une rude tâche que d'obtenir du gouvernement qu'il en permît l'enseignement à l'école élémentaire.

M. F. Whyte se déclara aussi favorable à l'enseignement du gaelique. La disparition de cet idiôme serait un malheur, déclare-t-il, pour la culture anglaise. C'est aussi l'opinion de M. D.-T. Holmes. M. Munro, secrétaire pour l'Ecosse, fait abstraction du sentiment et ne juge que du point de vue éducation. C'est au nom du gouvernement anglais qu'il prend la parole. On ne saurait, selon lui, trop déplorer la disparition d'un idiôme national. C'est pourquoi il n'a été aucunement étonné des nombreuses requêtes et pétitions priant le gouvernement de favoriser l'enseignement du gaelique. M. J.-M. MacLeod, le dernier à discuter l'amendement, nie qu'il soit question de sauver le gaelique. Non, il a vécu en dépit de tous les efforts tentés pour le faire disparaître. Ce qui prime dans ce débat, c'est l'intérêt de l'éducation dans les Highlands.

L'amendement fut adopté à l'unanimité. Cela constitue, note le **Casket**, un important gain du gaelique. Pour la première fois, les Communes anglaises ont reconnu le principe du bilinguisme dans l'enseignement élémentaire en Ecosse. Déjà ce principe avait été admis dans les Galles et en Irlande. Cependant, quoique le gaelique fut d'un enseignement courant dans les écoles d'Ecosse, il n'avait pu obtenir la reconnaissance officielle de son droit à l'existence.

Donc, dans trois des quatre grandes régions qui constituent le royaume de Grande-Bretagne, il s'enseigne et s'enseignera avec la sanction de l'Etat une langue autre que l'anglais. Ce sera, en somme, le plus éclatant, le plus formidable démenti que peut recevoir la théorie de l'unité de langue, pierre d'assise de l'unité nationale.

Tout autre que nos législateurs ontariens et manitobains comprendraient la leçon. Seulement il est plus difficile de faire pénétrer en leur étroite cervelle un peu de bon sens que de faire passer un chameau dans le chas d'une aiguille.

MESDAMES ET MESDEMOISELLES

Naguère, un conseiller municipal f.·.-m.·. de Paris, disait: "Nous voulons arracher aux jeunes filles ce sacré sentiment de la pudeur."

La secte maçonnique qui s'appelle elle-même la contre-Eglise, déchaîne tous les vices pour écraser plus vite le catholicisme par la corruption: "Le meilleur poignard pour frapper l'Eglise au coeur, c'est la corruption. A l'oeuvre donc jusqu'à la fin!"

Vous comprenez maintenant, Mesdames, que l'Eglise, gardienne de la foi et des coeurs, elle qui n'ignore rien des plans diaboliques de la secte, ne saurait, sans trahir sa mission sacrée, s'abstenir de flétrir avec des paroles sévères l'immodestie croissante du costume féminin.

Les évêques belges, dans une lettre collective célèbre, ont rappelé, avant la guerre, les préceptes trop oubliés de la modestie chrétienne.

En Espagne et en Italie, cardinaux et évêques ont agi de même.

S. S. Pie X a souvent tracé les règles de la bienséance chrétienne.

Récemment, dans les églises de Paris, on a pu lire le sérieux avertissement de Son Eminence:

"Les femmes chrétiennes doivent ne se présenter à la Sainte Table qu'avec une mise décente. La tradition constante de l'Eglise exige qu'elles soient vêtues de robes montantes et fermées. Les modes païennes, plus scandaleuses encore en ce temps d'épreuves, ne doivent plus être tolérées dans les églises. Les prêtres qui donnent la sainte communion auront la douleur de la refuser aux personnes qui ne se seraient pas conformées à cet avis."

J'ajouterai en terminant qu'au nom même du patriotisme, il est du devoir de la Française de conserver une tenue digne, qui n'exclut pas—bien au contraire—le bon goût et l'élégance, qui ont toujours été la renommée de notre race.

Voici que s'offre à la générosité des femmes chrétiennes un apostolat de la bienséance doublement nécessaire au point de vue catholique et patriotique.

Elles sauront, avec leur grand coeur, se montrer dignes de la noble mission qui leur incombe en donnant partout l'exemple de la modestie et de la grâce chrétienne.

Jean de Lannoy.

—Le Patriote de l'Ouest.

PENSEES CHOISIES

Les antithèses et les identités partielles de tempérament sont le grand principe de passion dans les crises familiales. Les gens d'un même sang sont trop pareils. Ils se sentent plus vivants les uns pour les autres que les étrangers et cette sensation qui les attendrit dans l'affection, les exaspère dans l'hostilité.—Bourget.

Si un ange tenait la main sur notre coeur, il lirait dans ses pulsations corporelles toute notre âme.—Gratry.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, St-Boniface, Man.

Nous n'avons pas assez de professeurs de langue française. Plusieurs postes d'enseignement sont vacants, faute de maîtres ou de maîtresses d'écoles; la raison en est simple; le nombre de ceux et celles qui quittent l'enseignement est plus considérable que ceux et celles qui y entrent. L'expiration de plusieurs certificats professionnels de troisième classe compte pour beaucoup dans ce déficit.

Pour combler cette lacune, nous faisons aujourd'hui appel à la bonne volonté de toutes les jeunes filles qui possèdent les qualifications voulues, mais qui ne songent pas à en tirer parti; de la part de ces dernières, l'inaction serait grandement coupable, dans les circonstances présentes; c'est du dévouement que nous attendons d'elles, pour la cause de nos écoles. A toutes celles qui se mettront en relations avec nous, nous pouvons offrir de bonnes écoles.

Notre invitation s'adresse aussi aux institutrices qui ont enseigné pendant trois ans sur un certificat professionnel de troisième classe et qui n'ont jamais demandé d'extension à ce certificat. Il leur sera peut être possible d'obtenir un permis d'enseigner pendant quelques mois.

L.-P. Gagnon,
Sec. de l'Exécutif.

LE COIN DES DAMES

La vue d'un aveugle m'émeut toujours. J'en voyais un, avec l'appui du conducteur, tantôt descendre du tramway. Lorsqu'il eût atteint le trotoir, mis ainsi à l'abri des dangers de la rue, aidé de sa canne, il marcha seul: la route qu'il suivait devait lui être familière pour l'avoir toujours connue, ou bien encore, peut-être ses yeux éteints avaient-ils déjà vu la lumière... Je le plaignais, le temps était splendide, le soleil était brillant. Et moi, à la pensée que je pourrais, si Dieu le voulait ainsi, être privée quelque jour de la vue, je trouvais plus beau le décor qui m'entourait, plus intéressantes les physionomies que je croisais, j'aimais mieux la vie, quoi!

Je me rappelais la question que nous nous posions entre fillettes: "Serait-il moins pénible d'être aveugle que sourd-muet?" Cela demandait réflexion, assurément... "Moi, disait l'une, je ne sais pas, ma foi..." Et ses yeux vifs qui fixaient le paysage disaient clairement: je jouis bien de ce que je vois. Et elle riait d'un rire franc et jeune, comme pour nous prouver son bonheur de "s'entendre vivre". Une autre, plus babillarde, et aimant sans doute les nouvelles, aurait préféré ne pas voir, mais garder l'usage de la parole et de l'ouie.

"Fi! reprenait une troisième, j'aimerais mieux voir que parler et entendre. La nature est si belle telle que sortie des mains divines! D'ailleurs, ne peut-on converser avec les doigts, se faire comprendre par des signes de tête, les yeux? Les yeux n'ont-ils pas souvent l'éloquence des paroles?...

Une petite musicienne intervenait tout à coup: "Vous n'y entendez rien. Je me résignerais plus aisément à ne pas voir et ne pas parler... Et que faites-vous de l'harmonie répandue partout? N'est-ce pas pour vous une jouissance que d'écouter les symphonies qui remplissent l'air? Le chant des oiseaux, la brise des nuits, le vent qui gémit dans la tempête, le bruit que fait la pluie en tombant même a des charmes... Et puis, voir tous ces instruments de musique s'animer sous les doigts et être sourd à la mélodie qu'ils rendent! Voir tout se mouvoir autour de soi, les gens, les animaux et les choses, et ne pas les entendre!"

Enfin! une "sagesse" arrivait à point pour nous montrer tout le ridicule de la discussion. Les sourds-muets n'ont rien à regretter puisqu'ils n'ont jamais perçu de sons, ni articulé des mots. Par contre, ils s'emplissent les yeux de ce qui les environne. Ils voient ceux qui les voient, et est-il bonheur plus grand ici-bas que de pouvoir poser son regard sur ceux qu'on aime?

Les aveugles, d'autre part, ont des jouissances connues d'eux seuls. N'ayant jamais vu le soleil, le ciel bleu, l'herbe verte, les hauts arbres où les oiseaux s'établissent à demeure, comment en prendraient-ils de la peine? Au fait, j'ai rencontré plus d'un aveugle-né, plus d'un sourd-muet, dans ma vie, et je crois que personne, comme eux, ne m'ont paru plus heureux? Dieu, qui a une juste notion des compensations, semble s'être plu particulièrement à doter ces pauvres affligés, d'une sérénité inaltérable, et de talents qui, développés par des âmes dévouées à cette tâche sublime, les font participer tout aussi bien que nous aux bienfaits de la vie.

A quoi bon perdre son temps en de vaines dissertations, quand il serait bien plus simple, petite bavarde, et vous, petite artiste, de remercier le bon Dieu des facultés qu'Il vous a départies sans que vous n'ayez rien fait pour les mériter. A vous donc de les employer de la façon qui Lui agéera davantage.

JACQUELINE DES ERABLES.

7 septembre 1918.

LE COFFRET

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boite est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive!

Quand sont mortes mes soeurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées!
Hélas! nous ne gardions d'elles, chaines brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boite enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux, que la mêche soit blanche!...

GEORGES RODENBACH.

(Les Tristesses)

Pardonner l'injure, pardonner l'insolence, pardonner sincèrement, pardonner de bonne foi, voilà la plus dure épreuve de la charité.—Bourdaloue.

* * *

Souvent nous imaginons faussement à l'avance la réalité, et quand elle est là, nous hésitons à la reconnaitre, tant elle est différente de nos complications, tant sa simplicité est loin de nos bouleversements.—Bordeaux.

MITIS ET HUMILIS CORDE

Hélas! qui me donnera de montrer, telle que je l'ai vue un jour, la fleur de modestie dont le parfum enchante mon souvenir! Je ne la nommerai point, parce qu'elle est humble; je n'écrirai point un faux nom sous son image, parce qu'elle est vraie. Si vous la reconaissez, gardez le silence et plaignez mon crayon inhabile. Pour elle, devant cette imparfaite esquisse, on la verra sourire, on l'entendra soupirer: "Mon Dieu!" dira-t-elle, "quelle est donc cette sainte? Que je voudrais la connaître, et que je voudrais lui ressembler!"

Elle naquit au-dessus de la foule; mais elle se plongea dans l'ombre, paraissant descendre aux yeux des hommes, tandis que Dieu la voyait monter. Elle est douée de tout ce qui plaît au monde, et le monde n'en sait rien, car elle ne se montre qu'à ceux qui ne donnent point de louanges. Elle passe, voilée, de sa maison à l'église, de l'église à sa maison, cherchant la solitude, baissant la tête, méprisant les parures. Cent jeunes hommes l'ont mille fois rencontrée, et ne connaissent que sa robe brune et son voile noir: elle ne connaît le visage d'aucun d'eux. Recluse au milieu de la vie!

Les pauvres ont vu la blancheur de ses mains délicates qui les ont tant servis; ils ont entendu l'exquise harmonie de cette voix qui les a tant consolés; ils ont goûté les charmes de cet esprit vif et doux qui a su par tant d'ingénieuses ressources et d'aimables discours calmer leurs chagrins, conjurer leurs misères, attirer dans leurs réduits l'espoir, l'abondance, la paix. Mais que leur importe la beauté, l'esprit et la grâce? ils n'ont aperçu que le bienfait. De la part de Dieu un ange a visité leur demeure: aucun ne s'est étonné que l'ange fût beau, compatissant, et qu'il fît des merveilles. Ils ont remercié l'ange, ils ont loué Dieu.

Eprouvée peut-être au fond de l'âme, du moins j'ai cru le deviner à l'ineffable résignation de ses regards, elle a lutté en silence. Dieu seul a connu la lutte et la victoire. Si dans ces flots de larmes qu'elle a répandues sur les douleurs du monde, quelques-unes ont coulé sur ses propres douleurs, c'est le secret du confident céleste qu'elle a choisi. Les yeux mortels n'ont jamais contemplé que son inaltérable sourire. O sourire d'une âme secrètement blessée, mais ferme dans l'espérance! ô gémissements qu'arrache parfois une croix toujours chère! Dieu sait de quelle profondeur vous sortez, le monde sait seulement combien vous êtes doux! Semblables à ces fleurs de pourpre nées du sang des martyrs, qui parfumaient toute une contrée, vous portez autour de vous la bonne et fortifiante odeur du sacrifice. Suprême effort de la vertu des saints, don d'allégresse et de grâce pour l'âme tiède ou perdue!

Ne permettez pas, providence de mon Dieu, que ces choses soient trop cachées; conduisez d'autres âmes vers ces trésors: vous savez quels maux leur seul aspect peut guérir. Lorsque, pour la première fois, je vis cette femme, j'ignorais ses oeuvres et son nom. Déjà le temps avait marqué de son aile ce noble visage, et, sans rien ôter à sa candeur, il en avait enlevé le premier éclat. Crépuscule de beauté, aurore de sainteté; digne encore de l'admiration du monde par sa grâce, digne déjà du respect des sages par sa gravité. Cependant, humble et docile enfant dans la maison de son père, obéissante aux aînés, soumise aux plus jeunes, l'aiguille à la main, loin de la lampe, le front incliné, elle souriait attentive aux discours des autres, et se taisait. Au milieu d'une assemblée de saints, dont l'un représentait la vigueur de la foi, l'autre l'ardeur de la charité, celui-ci l'emportement sacré du zèle, celui-là l'inébranlable force de l'espérance, elle était la douce et charmante figure de l'humilité.

Après des années, après de longues et pénibles courses loin de cet asile où je me suis délicieusement reposé pour une heure, et qui sans doute ne me reverra plus; voyageur déjà si fatigué, quoique bien éloigné encore peut-être du terme où j'aspire, quelle joie et quelle consolation pour moi de vous avoir saluée, ô servante du Seigneur! Recevez, sans penser qu'il s'adresse à vous, le cri de ma reconnaissance. A peine m'avez-vous dit un mot, à peine m'avez-vous promis une prière, et j'ai besoin de vous bénir. Résolu de servir notre Maître, mais laissant toujours toujours dans mes desseins trop de place à l'intempérance de la volonté humaine, je rêvais de me placer au premier rang: ce n'était pas pour être vu de Lui, c'était pour être vu du monde. Alors, connaissant mon danger, il vous a offerte à mes regards, et sur votre front j'ai lu en caractères ineffaçables la parole qui m'aurait confondu éternellement: "Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur." Ma soeur, je vous remercie.

Louis Veuillot.

RECETTES

Croquettes à la volaille

Prenez des morceaux de poulet ou de dinde, de la largeur de trois doigts. Faites une bonne pâte feuilletée dans laquelle vous enveloppez les morceaux de viande; faites-les rôtir dans du saindoux, jusqu'à ce qu'ils soient d'un beau jaune.

* * *

Pigeons à la Saint-Laurent

On flambe des pigeons légèrement; on leur trousse les pattes en dedans, et on les fend par le dos depuis le cou jusqu'au croupion. On les bat sur l'estomac, on les assaisonne de gros poivre, de sel, et on les pane en les trempant alternativement dans du beurre tiède et dans de la mie de pain; quand ils sont bien panés, on les met sur le gril à un feu très doux, on les retourne de temps en temps. Il faut les servir sur un jus clair ou sur une sauce piquante.

* * *

Sauce piquante

Mettez dans une casserole un verre de vinaigre, un peu de petit piment, du poivre, une feuille de laurier et un peu de thym; faites réduire à moitié ce qui est dans votre casserole; alors vous y ajouterez trois cuillerées de bouillon; faites réduire à moitié et mettez-y le sel nécessaire pour qu'elle soit de bon goût.

* * *

Crème aux marrons

Mettez en purée une cinquantaine de marrons que vous délayerez dans un demiard de lait. Sucrez, parfumez avec un morceau de vanille, ajoutez trois jaunes d'oeufs et quatre blancs battus en neige. Saupoudrez de sucre en poudre et mettez au four. Servez lorsque la crême sera bien montée.

* * *

Gelée de pommes

Epluchez vingt livres de pommes. Faites-les cuire assez longtemps jusqu'à ce qu'elles se réduisent en morceaux. Mettez le tout dans une serviette étamine que vous suspendez au-dessus d'un récipient en porcelaine. Vous laisserez le jus s'écouler pendant douze heures sans aider à l'opération. Prenez ensuite le jus ainsi obtenu en évitant de remuer le fond de la terrine, le jus devant rester très clair; ajoutez-y une livre et demie de sucre par pinte de jus, un peu de vanille, le jus de deux citrons et un demiard de vin rouge. Laissez cuire pendant un quart d'heure. Versez un peu refroidi dans les verres à confitures et ne couvrez que deux jours après.

NOS SOLDATS

Nos soldats du front, de la caserne et des camps combattent tous, ou se préparent au combat, dans un même désir, le regard et le coeur tendus vers un même triomphe. La même patrie, le même ennemi, le même sentiment du devoir et de l'honneur, la même victoire prochaine font battre leur âme des mêmes ardeurs.

Mais il semble que vis-à-vis de Dieu ils n'ont pas tous la même tenue. Ils savent pourtant, chez les nôtres du moins, que Dieu est encore et toujours le chef suprême, que leur vie est entre ses mains, et la victoire aussi...

Est-ce vrai que ce que l'on a appelé, depuis toujours, "la licence des camps" existe encore, même parmi nos soldats catholiques? Ce qu'on nous en raconte et les récits qui circulent ne naissent-ils pas plutôt, pour être exagérés et généralisés ensuite, de quelques faits exceptionnels? Nous aimons à le croire.

Voici à ce sujet des extraits de deux lettres, dont l'une console de l'autre. Espérons que le mal signalé par la première, même s'il n'atteint que ces cas d'exception, disparaîtra bientôt et n'atteindra pas nos chers conscrits:

—...Croyez, mon Père, que ce n'est pas sans peine qu'on résiste à ces exemples et qu'on repousse ces assauts. On aimerait mieux quelquefois lutter contre les Allemands au risque de sa vie. Sous les balles on tombe au moins vaillamment et sans honte.

C'est ici surtout que le mal pose au bravache. Il se vante parfois de ses souillures. Il les étale avec audace. Il y met autant de fierté, que certains bons garçons, croyants et pieux, mettent de lâcheté à cacher les vertus dont ils devraient être fiers. J'en ai vu qui avaient presque l'air de s'excuser de ne vouloir pas se déshonorer. Ils demandaient pardon de ne pas commettre de sottises.

Vous ne sauriez imaginer les peurs, les frousses, que donne souvent ici le respect humain. Quand j'étais enfant, on m'effrayait avec le loup-garou. Le loup-garou des soldats, c'est le respect humain.

Le camp, la caserne et les tranchées devraient être des écoles de courage. Plusieurs y viennent apprendre la peur.

Ils envisageraient sans sourciller tout un régiment de Boches; ils tremblent devant le sourire d'un copain. Ils ont peur qu'on les remarque, peur de prier, peur que leur scapulaire ne paraisse, peur de ne pas blasphémer, de ne pas boire, de n'être pas malpropres dans leurs paroles et leurs actes. De gentils garçons, élevés par de pieuses mères, et qui s'étaient bien promis de ne point se souiller dans la promiscuité où nous sommes, se laissent faire, baissent la tête à la première raillerie et se livrent en riant à des actes qu'ils déplorent. Je suis sûr qu'ils se battront comme des héros, au front, et donneront bravement leur vie pour sauver le drapeau. Ils rougiraient d'affirmer devant un goujat qu'ils veulent sauver leur âme...

Oh! mon Père, priez pour nous, afin que le groupe généreux qui lutte contre cet ennemi soit toujours plus nombreux, et que nous remportions, avant l'autre victoire, la grande, la définitive victoire des tranchées, cette première victoire de la conscience...

L'autre lettre nous vient d'un ancien élève du collège des Jésuites. C'est un grand garçon, jovial, intelligent, très populaire parmi ses camarades, un bon type qu'on prit souvent dans des espiègleries, mais jamais dans un mensonge, un acte déloyal ou lâche.

—Mon Père, j'ai déjà huit jours de caserne. Je me réconcilie avec un tas de choses: avec mes souliers d'abord, tandis que mes ampoules se guérissent et qu'il m'en pousse d'autres. Les côtes, que j'avais sur le long, se sont remises sur le travers, ce qui m'a redressé peu à peu l'humeur.

Enfin, je redors! Oh! que nos lits de collège étaient mous et bons! Vous devriez avoir une caserne tout à côté du dortoir pour les plaignards...

Il y a ici des gars venus de partout. Et il y en a de tous les calibres, vous l'imaginez bien: d'excellents fils de bonne famille, des rustauds, de bons coeurs souvent sous de rudes écorces, des enfants timides et sans défense, des blasphémateurs dégoûtants, des grosses-têtes, des poseurs et—ça me renverse toujours—des imbéciles, audacieux, forts en bagoût, qui s'imposent à des jeunes gens cent fois supérieurs à eux, les commandent, les font rougir et les mènent.

— Voyons, lui dis-je, ne ris pas, toi, du moins. Tu as envie de faire la tienne, et tu n'oses pas, parce que tu as peur. Tu es un s... lâche.

Le lendemain, nous étions deux à prier ensemble. Et comme un groupe de conscrits en profitaient pour se moquer, chanter, crier conter de sales aventures de filles, entremêlées de blasphèmes:

— Allons, vous autres, là-bas, g... de Boches, voulez-vous bien nous laisser dire notre chapelet?

Cris, injures, éclats de rire, jurons...

J'appelle alors deux compagnons, deux amis mêlés par hasard au groupe et je fais signe à un cousin à moi qui entrait justement à ce moment-là. Nous causons un instant; puis, tous les cinq nous reprenons ensemble le chapelet, au milieu d'un silence relatif.

Savez-vous combien nous sommes maintenant à réciter le chapelet tous les soirs? Vingt-sept.

Ce matin, je rencontrai un jeune conscrit, tout récemment venu de la campagne, un honnête cultivateur, brave enfant, qu'on avait entraîné, hier, pour la première fois de sa vie, j'en suis sûr, dans une aventure honteuse.

— Eh bien, lui demandai-je, es-tu content de toi, ce matin?

Il resta tout triste, hébété.

— Sais-tu, repris-je, ce que tu vas y gagner? A te faire traîner de nouveau comme un mouton, à recommencer ce soir, à recommencer jusqu'à ce que tu aies oublié l'honneur de ta famille et les leçons de ta mère; tu vas porter des souillures dans ton coeur, des maladies dans ton corps, tu vas prendre l'habitude du vice, tu seras dans les tranchées ce que tu es ici, et, un bon jour, l'âme chargée de péchés mortels, tu recevras une balle et tu t'en iras chez le diable.

Il me regarda, les yeux roulant dans les larmes, et il hasarda timidement:

— Je ne savais pas que tu étais mon ami comme ça.

— Ecoute, mon cher, nous allons tous les deux voir l'aumônier. Il va nous recevoir comme un père. Nous allons nous confesser pour le premier vendredi du mois. Tu seras content. Sois des nôtres, mon ami, tu n'auras jamais à pleurer des bêtises comme celle d'hier.

Vous n'avez pas d'idée, mon révérend Père, comme nos soldats catholiques pourraient se faire du bien les uns aux autres, si seulement ils s'en donnaient la peine! Beaucoup de volontés faibles n'attendent qu'un bon mot et un bel exemple. Un geste généreux les entraine. Ils sont bien aises de trouver quelqu'un qui tue le respect humain et les délivre, — qui vit comme il pense et qui pratique sans poltronnerie ce qu'il croit...

Souhaitons que cet ancien élève ait beaucoup d'imitateurs.

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XVIIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Matth., XXII, 35-46)

En ce temps-là, les pharisiens vinrent trouver Jésus, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui demanda pour le tenter: Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? Jésus lui répondit: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'es là le plus grand et le premier commandement; et voici le second, qui lui est semblable: Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la Loi et les Prophètes. Comme les pharisiens étaient réunis là, Jésus leur fit à son tour cette question: Que pensez-vous du Christ? de qui est-il fils? De David, répondirent-ils. Comment donc, ajouta-t-il, David, qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, lorsqu'il dit: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils? Aucun d'eux ne put lui répondre, et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger.

TU VAS ME LES REMBARQUER...

La chose avait donc été réglée le dimanche précédent; Jacques, l'aîné, et sa soeur Josette, de deux ans plus jeune, s'engageraient au mois chez M. McAndrew. Jacques serait "homme de cour", et Josette cuisinerait.

— Qu'en pensez-vous? avait-on demandé au grand-père.

— Pierre, tu fais mal. Pour quelques piastres de salaire, tu ne les engages pas tes enfants, tu les vends. En ville, nos jeunes gens de la campagne se perdent, se damnent... j'en sais déjà quelque chose pour avoir "engagé" tes deux frères et ta soeur; tu sais toutes les inquiétudes que Catherine nous a données; ta vieille mère en est tout simplement morte de chagrin. Elle m'avait pourtant bien tourmenté, la pauvre femme!... Les "créatures", ça voit plus clair que nous; elles calculent moins de la tête, mais leur coeur ne les trompe pas, il devine le danger. Et puis mon Pierre, à la ville ce n'est pas comme à la campagne; on ne peut pas comme ici rester des semaines et des mois en état de grâce: en ville, il y a trop de mauvaises occasions, il y a trop de méchant monde; les jeunes gens alors tombent dans le péché, et ce qui est pire encore, ils y restent; or, comme disait le Père, à la dernière mission: "Un jeune homme en état de péché mortel, c'est une malédiction pour toute sa famille... et s'il y demeure, des semaines, des mois, des années, quel danger pour le bonheur des siens!... Il faut que quelqu'un expie. Cela pourrait peut-être expliquer pourquoi des familles sont sous le coup d'épreuves à n'en plus finir. Quand le père nous disait cela, j'ai pensé alors à bien de nos familles que j'ai connues ici même dans le village... les malheurs se sont abattus sur elles, et je sais bien trop pourquoi. Tiens, Pierre, rien qu'à y penser, ça me fait peur de voir partir tes enfants..."

— Bah! allons donc! Il n'y a pas tant de danger après tout. Voyez donc les enfants de Sévère, ils sont bien placés, ils ont de bons gages, et Sévère n'en est pas du tout mécontent...

— Sévère, comme bien d'autres, pense bien plus à l'argent qu'à l'âme de ses enfants. Et puis, tu m'en diras ce que tu voudras, mais les enfants de Sévère ne sont plus les mêmes. Tiens, pas plus tard que dimanche, quand ils sont venus passer la journée au village, je leur ai parlé, sur le perron de l'église, après la grand'messe; je les ai examinés à son aise, — on porte toujours intérêts aux enfants de sa paroisse, quand on est vieux, c'est comme s'ils étaient nos enfants—eh bien! je te l'avouerai, je n'étais pas content: ces enfants-là ont changé, leur figure ne me plaît pas; impossible de rejoindre leurs yeux, ça va d'un bord, ça va de l'autre; c'est comme s'ils avaient peur qu'on lise au fond de leur âme... et s'ils nous regardent, on baisse instinctivement la vue devant ces regards effrontés, autrefois si candides. Et, la fille à Sévère, sa Mélanie, voilà qu'elle se farde, elle en avait un pouce d'épais sur la figure; or, quand on en est rendu à se farder, on est rendu loin... ou on est bien laid. Les enfants de Sévère vont encore revenir le mois prochain; ces enfants-là apportent des malheurs sur la paroisse: ils vous ont cinquante histoires à vous raconter, et nos gars, qui ne connaissent encore que la tranquillité, et la simplicité de notre vie des champs, les écoutent comme des prophètes. Les Sévère vont nous "charrier" ici les moeurs des villes, remarque bien ce que je te dis, et avant longtemps la paroisse aura à en souffrir...

Les impressions et l'expérience du grand-père ne firent rien. Pierre avait pris son parti... or quand son parti était pris, il fallait être joliment influent pour l'en faire démordre.

Sa femme n'était pas non plus de son avis; mais, allez donc le contredire! il aurait fait une scène. Elle se contenta de consulter, elle aussi, le grand-père.

— En a-t-il parlé à M. le curé, ton mari?

— Je ne le crois pas...

— Ni moi non plus: car tu sais, M. le curé ne laisse pas facilement sortir de la paroisse; il ne laisse partir que les mauvais garnements les ivrognes et les paresseux. Ceux-là, il les encourage à aller se cacher en ville...

Et on en était resté là, en attendant le jour du départ. Les enfants avaient fait leurs préparatifs; leur mère, bien à contrecoeur cependant, avait empilé des chemises, des mouchoirs dans le grand portemanteau en tapis vert-rouge qu'on ne sortait que dans les grandes occasions... et elle avait bien recommandé aux deux enfants de faire attention à leur linge, de ne pas porter la semaine leurs habits du dimanche.

— N'attendez pas que tout soit en guenilles pour faire raccommoder.

Et le jour du départ arriva. Le train entrait bientôt en gare; il était 3 h. 10. Encore dix minutes, et le drame allait se terminer, ou plutôt commencer. La famille était réunie sur le quai, on parlait peu. Jacques, vêtu d'un complet neuf, pantalons trop courts qui lui allaient à mi-jambes, casquette beaucoup trop large, enfoncée jusqu'aux oreilles; Josette, elle, était habillée de toutes les couleurs... Tous les deux étaient tristes; tous les deux avaient pleuré. Maintenant, rêveurs, ils attendraient le train qui devait les amener vers le gouffre; on a beau avoir 16 et 14 ans, et partir pour la ville, le coeur est toujours là et qui bat quand on quitte pour la première fois la maison et les champs. Mais il le fallait, le père l'avait décidé.

— Surtout, les enfants, n'allez pas perdre vos billets... ça coûte $1.50, ça fait $3.00 pour deux.

Trois piastres pour deux! Les enfants levèrent à demi les yeux. Comprirent-ils que leur père attachait plus d'importance à un vulgaire $3.00 qu'au prix de leurs âmes? Ils se remirent à regarder fixement les rails de fer, mais tout de même la remarque les laissait songeurs; mais ils n'avaient manqué de confiance en leur père, et voilà que la défiance, encore plus cruelle que la séparation, envahissait leur âme.

— Le père semblait uniquement préoccupé de quelques piastres... Quoi! les enverrait-il donc en ville dans le seul but de retirer de l'argent?... Chacun en était là de ses réflexions, quand le train enfin s'annonce au loin: une fumée noire s'élève et se déroule en gros panaches gris, à trois milles de la gare, là-bas au bout de la terre de mon oncle Maxime.

— Train pour Montréal — crie un des employés de la gare. Un frisson secoue les deux enfants; la mère leur donne ses derniers conseils: "Surtout, n'oubliez pas la messe le dimanche..... ni vos prières matin et soir... toi, Jacques, fais attention aux mauvais amis, vous nous écrirez une fois rendus... Si tu vois ta tante Marie, dis-lui d'avoir soin de vous autres..."

Les employés rangent les malles pour les jeter dans le train, quand l'attention se dirige vers la voiture du postillon qui arrête en arrière de la gare. Deux messieurs, une vieille dame, un jeune homme et enfin un prêtre, le curé de la paroisse, en descendent et se dirigent en hâte vers "l'agent".

A la vue du curé, Pierre s'éloigne sous prétexte d'aller allumer sa pipe, à l'abri du vent. Cette arrivée soudaine le mettait mal à l'aise.

— Bonjour, M. le curé, dit le chef de gare, vous avez de la chance que le train soit en retard de dix minutes au moins, autrement vous l'auriez manqué.

— Ce que j'aurais fort regretté, car il faut que je sois à la ville aujourd'hui à tout prix. Tout va de travers depuis quelques jours, il me faudrait être à quatre places à la fois; ce matin même j'ai été appelé en toute hâte chez Sévère, le forgeron...

— Quoi! il serait malade?

— Le pauvre homme a été frappé de paralysie...

— Sévère! Pas possible! Mais il est encore jeune...

— Quarante-cinq ans à peine; gros, bien pris, d'une santé de fer. Il avait placé ses garçons en ville, bien malgré moi, je vous en réponds. Il pensait faire une affaire d'or; assez simple qu'il était pour croire que ses gars lui donneraient chaque semaine la moitié de leur paye:

"Mes garçons vont maintenant m'aider!" s'était-il dit.

Or, hier soir, paraît-il, son Joe, qui gagne bien huit piastres par semaine, est venu à la maison; mais au lieu d'apporter à son père la moitié de son salaire, comme celui-ci s'y attendait, il a prétendu une malchance et a demandé dix piastres.

Le père, d'abord, est resté surpris, a demandé des explications; les réponses l'ont jeté dans l'inquiétude; et ce matin, après une nuit blanche, il a voulu en avoir le coeur net. Le garçon lui a répondu avec grossièreté de se mêler de ses affaires; s'est vanté de courir théâtres et buvettes, puis a ajouté avec audace:

—"Vous m'avez forcé à partir pour la ville, il y a trois ans... il vous faut en subir maintenant les conséquences."

Alors le père, hors de lui, s'est dressé, puis a porté la main à son front et s'est écrasé de paralysie. Ah! ils sont tous pareils, nos gens;... de l'argent, de l'argent, toujours de l'argent... dussent-ils en retour damner leurs enfants... et le fait est qu'ils les damnent. Bon, voilà le train qui s'annonce. Au revoir.

Et le curé sortit de la gare... quand il aperçoit les enfants de Pierre tout endimanchés:

— Tiens! tiens! on s'en va en pèlerinage, les petits Pierre!.... où allez-vous donc, mes enfants?

Pas de réponse...

— Bonjour, Madame.... mais où allez-vous donc?

—... Je ne pars pas, M. le curé... ce sont les... enfants, Jacques et Josette, qui...; voyez-vous... c'est que...

— Comment!... les enfants? reprit le curé étonné de ce silence, de cette réponse vague... Mais où vont-ils?

— En ville...

— En ville?

— Oui, M. le curé... engagés.

— Engagés!! Jacques! Josette! Allons, bon! il ne manquerait plus que cela!... Et chez qui?

— Chez M. McAndrew...

— Chez McAndrew!!... et un protestant par-dessus le marché!. Voyons, voyons, la mère perdez-vous la tête? A-t-on jamais vu...

— Monsieur le curé, ce n'est pas moi qui veux... ni les enfants... c'est mon mari...

Pierre! où est-il Pierre? Ah! si je m'attendais à celle-là!

— Papa, il est derrière la gare; voyez...

En deux pas, M. le curé, un fervent disciple du curé Labelle dont il avait hérité et du zèle et de quelques expressions vigoureuses, était en face de notre Pierre... qui aurait voulu se trouver ailleurs:

— Dis donc, Pierre, qu'est-ce qui te prend... hein! tu n'as pas la mémoire longue: j'ai pourtant pris la peine de dire, assez souvent, que nos enfants devraient rester à la campagne, que la race n'était pas déjà trop riche en honnêtes gens pour augmenter le nombre pendant que je parlais.

Pierre baissait la tête.

— Eh bien! tu vas me les rembarquer, tes enfants, et me reprendre le chemin du village. A-t-on jamais vu?... et ça se plaint ensuite que les temps sont durs, que les enfants sont difficiles à élever... et voilà qu'on les donne au diable.

— Mais, M. le curé... leurs billets sont achetés!... et puis que dira-t-on au village?...

— Leurs billets? Ca se remet au chef de gare, je suppose! S'il ne veut pas les reprendre, je te les paierai, moi. Et, que diront les gens? Ils diront comme moi, que tu aurais été un imbécile, si tu avais sacrifié l'âme de tes enfants pour quelques piastres.

Le train du Pacifique Canadien était arrêté. Embarquerait-on? N'embarquerait-on pas?.. Jacques et Josette entouraient confiants M. le curé; leur figure était épanouie, cette bonne figure de nos petits de la campagne.

— N'ayez pas peur, les enfants, vous allez rester. Passez-moi vos billets, je vais arranger cela... A-t-on jamais vu un innocent pareil... donner au diable de si bons enfants.

Et M. le curé s'approche du chef de gare qui passait:

— Mon ami, je vous prie, reprenez ces billets, les enfants restent. Les enfants de Pierre, c'est de la crême, il faut garder cela chez nous. Ah! si c'étaient des mauvais garnements, des incorrigibles, ce serait une autre affaire, je leur paierais un billet de première classe, en **pullman**, pour en purger la paroisse.

... Quelle chance que le train soit en retard!

Tout notre monde reprit le chemin du village. Le retour fut gai, Jacques tout rouge de joie, criait à ses petits amis, le long de la route:

— "On n'y va pas; je te conterai cela plus tard"...

Pensez donc, vouloir le déraciner de la terre à laquelle il tenait tant!

Josette, elle bavardait comme jamais, elle en aurait un long chapitre à raconter, elle aussi. Tout de même elle l'avait échappé belle! Mais ce fut le grand-père qui jubila! Il avait bien eu quelque soupçon de ce qui arriverait à la gare; quelques minutes avant, assis tout triste sur le bas de porte, il avait vu passer M. le curé dans la voiture du postillon.

— Tiens! M. le curé qui s'en va en ville, il va pourtant rencontrer Pierre...

En apercevant la longue "diligence bleue" chargée d'un monde joyeux, de petites têtes... il se leva et cria aux femmes occupées dans la cuisine:

— Les v'là tous qui reviennent.

Ce départ, il y a à peine une heure, lui avait meurtri le coeur; c'étaient toutes ses espérances qui s'effondraient en cette séparation d'avec les petits. Mais ce prompt retour le rajeunissait de vingt ans; la terre, la vieille terre qu'il avait défrichée, épierrée, il y a quarante ans, et qui lui avait donné le pain de la famille, eh bien! la bonne vieille terre ne passerait pas aux mains des étrangers! Et c'est les larmes aux yeux que le lendemain, au retour du curé, le bon vieillard serra la main du prêtre.

— "Je m'y attendais, quand je vous ai vu passer;... merci, M. le curé, vous venez d'aider à sauver la race".

. . . .

Ce petit drame s'est passé, il y a bien vingt ans. Jacques aujourd'hui est un heureux et solide cultivateur, la joie et la gloire de son vieux père, notre Pierre. Quant à Josette, elle a épousé un brave fermier de la deuxième "montée", près du rang des Michel. Et des petits gars, il y en a plein les deux maisons, et bien élevés. L'autre jour, je passais devant la maison de Jacques; or un petit homme, haut comme la main, court vers la barrière et me crie d'une voix gentille... et reconnaissante, (c'était la race qui remerciait):

— Bonzou, M. le **Turé**...

En effet, sans le courage et le zèle d'un M. le **Turé**, ce petit Jacques serait né à la ville... et serait tout probablement mort... et peut-être même ses parents n'auraient pas eu assez d'esprit de foi pour lui donner la vie.

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

NOS SAINTS PATRONS

15. Dimanche—XVII après Pentecôte. N.-D. des Sept D.
16. Lundi—SS. Corneille et Cyprien, mm.
17. Mardi—Les Stigmates de S. François.
18. Mercredi—Q.-Temps. S. Jos. de Superti.
19. Jeudi—SS. Janvier et ses Comp. mm.
20. Vendredi—Q.-Temps. S. Eustache, mart.
21. Samedi—Q.-Temps. S. Mathieu.

PHASES DE LA LUNE

Septembre

Nouvelle lune, le 5, à 5 h. 44 m. du matin.

Premier quartier, le 13, à 10 h. 2 m. du matin.

Pleine lune, le 20, à 8 h. 1 m. du matin.

Dernier quartier, le 26, à 11 h. 39 m. du soir.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

LES PRETENDANTS DE CLAUDETTE

Par Arthur Dourliac



No 8

CHAPITRE IV

Le drame d'Auteuil

1869 venait de finir, laissant dans son sillage troublé mélange de bien et de mal: le canal de Suez, le Concile de Rome, la tribune relevée, l'autorité abaissée et cette tache rouge: le crime de Pantin avec ses sept cadavres ensanglantant le champ Langlois; image raccourcie des effroyables hécatombes qui allaient transformer bientôt en un immense charnier la paisible banlieue parisienne. Aussi la sinistre figure de Troppmann effaçait-elle, à toutes les devantures, les morts et les vivants illustres: Berlioz, Niel, M. de Lesseps, Gambetta, et malgré l'apostrophe virulente d'Hégésippe Moreau aux belles dames qui, au temps de Lacenaire —(déjà!) s'en allaient:

Agacer au perchoir l'ignoble
perroquet,

pour deux lignes de l'assassin de la famille Kink, une "grande et honneste dame" avait offert vingt-cinq louis.

Cependant, en dépit des symptômes de décadence et de décomposition, ceux qui, comme Henri Lasserre, M. de Tournel, etc., distinguaient nettement le point noir grossissant à l'horizon, étaient encore relativement rares, et telle à la veille de 89, la société aux abois, insouciante et frivole, ne songeait qu'à s'amuser, briller, plaire.

Les Mardis du nouveau président du Conseil — dont la jeune et charmante femme, baptisée "sainte Mousseline", faisait les honneurs avec une simplicité pleine de grâce, — rivalisaient avec les bals de l'Hôtel de Ville et les réceptions des Tuileries, toujours aussi courus: et les invitations à la Cour étaient vivement recherchées, même par les bourgeois libéraux, qui enfilaient la culotte d'Alfred Darimon, pour la satisfaction de conduire leur femme au buffet impérial, et de pouvoir critiquer **de visu** le luxe des salons et les toilettes de l'impératrice.

Pour Mme Bétemps, ce n'était pas dans la cohue d'une fête officielle qu'elle allait faire son entrée mais dans l'intimité d'une soirée de famille, chez le prince impérial qui donnait la comédie sur son petit théâtre du pavillon de Flore; aussi pouvait-elle à bon droit s'en enorgueillir, mais l'étiquette, pas très rigoureuse du reste, commençais à se relâcher, la montée des nouvelles couches se faisait sentir, même dans les sphères supérieures, et l'empire libéral était en coquetterie réglée avec la moyenne et la petite bourgeoisie.

Elodie, dont le salon influent faisait oublier les origines modestes, n'y serait pas plus déplacée que bien d'autres. D'abord Randatz, régisseur et metteur en scène incomparable, avait fort adroitement sollicité de la bienveillance impériale une entrée pour son futur beau-frère, né le même jour que Son Altesse et filleul de Leurs Majestés: c'était un titre, cela! Puis, la chose accordée, il avait réclamé pour sa jeune fiancée, qu'il eût été peu galant de laisser à la porte!... Quant à la mère, elle ne pouvait décemment abandonner sa fille.

L'empereur, toujours débonnaire, s'était amusé de la forme originale de la demande; au reste, entre tous les familiers, le baron avait la chance d'être également bien vu par l'impératrice, qui n'y mit pas d'opposition, et par le prince impérial, qui raffolait de ce boute-en-train, tout comme son homonyme de la crue du Dauphin.

Donc, Mme Bétemps touchait au but de ses rêves! La petite pâtissière de la placette allait faire son entrée dans le monde de la cour, entrevu, jadis, sous les ombrages de la forêt de Compiègne; le fils du bon Polydore allait être admis chez le fils de l'empereur! Sans la visite intempestive de Tournel, ce jour bienheureux de janvier eût été le plus beau de son existence; mais, en somme, elle était sortie de cette escarmouche avec les honneurs de la guerre, et, le trouble-fête ayant battu en retraite, il ne lui restait plus la moindre appréhension; à peine une sourde irritation contre cette péronnelle qui l'avait exposée à cette sotte algarade; irritation soigneusement dissimulée par souci de la présentation...; il ne fallait pas que Claudette eût les yeux rouges.

— Ce sera pour vous une date inoubliable, ma fille, lui répétait-elle à tous moments; il s'agit de faire honneur à votre fiancé et à votre mère. Pas d'émotion, du calme, du sang-froid, une assurance modeste afin de ne paraître ni gauche ni effrontée.

— Soyez-vous-même, Mademoiselle Claudette, ce sera encore le mieux, opinait Randatz.

— Mais, baron...

— Laissez, laissez! Madame! Leurs Majestés aiment avant tout la simplicité, le naturel, et leur conquête sera faite à première vue. Impossible d'être plus ravissante!

En effet, dans sa toilette de mousseline blanche, remise en honneur par Mme Emile Olivier, avec son teint de rose, ses yeux si doux, son air candide, Claudette faisait songer à une délicieuse figure de Greuze avant la **Cruche cassée**.

La mise élégante et sombre de Mme Bétemps était parfaitement appropriée à son âge et à la circonstance; quant à petit Prince, on venait de le renvoyer pour la troisième fois chez le coiffeur, ses cheveux plats étant quelque peu récalcitrants, et sa mère s'obstinant à le faire friser à l'instar de son impérial voisin.

On n'attendait plus que lui pour monter en voiture.

Il parut enfin, mais rouge, embarrassé, s'excusant gauchement de son retard.

— Encore quelque sottise! dit sévèrement Elodie, en train de boutonner ses gants. Tâchez que ce soit la dernière! et de vous comporter dignement. Quand on s'appelle Napoléon...

Agacé, il haussa les épaules et se fût attiré une nouvelle réprimande sans l'intervention de Claudette, qui l'entraîna vivement dans sa chambre.

Tout en redressant une boucle rebelle, en refaisant son noeud de cravate, le bichonnant avec une sollicitude maternelle, elle remarqua son trouble visible.

Qu'as-tu donc, chéri? Est-ce le reproche de maman?

Il secoua énergiquement sa tête frisée.

— Alors quoi? Tu as quelque chose?

— Non, rien.

— Mais encore?

— Tu m'aimes bien, dis? Tu n'aimes que moi tout seul? interrogea-t-il, se serrant câlinement contre elle.

— Jaloux! Et maman? Et M. Randatz?

— Oh! ceux-là!

Il fit claquer ses doigts...

— Bien sûr? Tu n'aimes personne autre? Tu ne regrettes rien?

Il avait les paupières gonflées, une expression de détresse suppliante.

— Rien, mon petit, qu'as-tu à te tourmenter ainsi?

Il ne répondit pas. Mme Bétemps les appelait, impatiente; il resta un peu en arrière, et une flamme plus vive illumina la cheminée.

— Que brûles-tu donc là?

— Un pensum! répondit-il brusquement.

Un instant après, le landau de M. Randatz roulait vers les Tuileries.

Comme il franchissait une des portes, la jeune fille aperçut de loin un piéton bondissant à travers les fiacres, coupés, omnibus, qui encombraient la rue de Rivoli, au risque de se faire écraser.

Petit Prince, qui avait suivi son regard, la tira en arrière.

— Prends garde, soeurette, tu vas te décoiffer.

— Une jeune personne bien élevée ne se penche pas à la portière, pontifia Elodie.

— Bah! Madame, un joli visage est toujours agréable à regarder, le soleil luit pour tout le monde, je ne prétends pas confisquer ses rayons, déclara galamment Randatz...

Sous le péristyle, un chambellan, l'air consterné, recevait les arrivants:

— La réception est décommandée, Monsieur le baron.

— Comment cela?

— A cause des événements.

— Quels événements?

— Comment! Vous ne savez pas la nouvelle?

Il se pencha à son oreille:

— Le prince Pierre Bonaparte vient de tuer, dans son hôtel d'Auteuil, un journaliste de l'opposition qui était allé le provoquer.

. . . .

C'était le 12 janvier: le drame remplaçait la comédie.

CHAPITRE V

Cri de détresse

Comment dois-je commencer ma lettre? Faut-il dire: Mademoiselle? bientôt Madame? Non! Pour une fois encore, laisse-moi te parler comme au pays, quand nous étions l'un pour l'autre: **Pierre, Claudette**..., et que j'étais si heureux!

Pardon!... Je ne voulais pas... je ne devais pas t'écrire... mais j'ai le coeur plein... la tête vide... les oreilles bourdonnantes. Tout le temps, je crois entendre carillonner les cloches de ton mariage, et ça me rend fou, vois-tu! Oh! Claudette! te rappelles-tu la petite église de Cléry où, par un gai soleil de mai, nous nous agenouillâmes au pied de l'autel tout fleuri, tout illuminé, pour notre Première Communion? Toi, toute blanche et recueillie, moi très faraud et un peu distrait par ton beau profil de madone, auréolé de mousseline.

C'était un beau jour, "le plus beau jour de la vie", disait M. le curé; et, pourtant, tu pleurais parce que ta mère et ton frère n'étaient pas venus.

Alors, moi, je te dis:

— Si tu veux, je les remplacerai toujours!

Et tandis que nous revenions par le village, nous donnant la main, les bonnes gens répétaient, attendris:

— On dirait deux petits époux!

Oh! Claudette! Claudette!

Hier, je suis entré dans une de ces grandes églises parisiennes où l'on se sent tout perdu! Le front

En Province

SAINTE-ROSE DU LAC

Nous avons eu, dimanche, la solennité de la fête de Sainte-Rose de Lima, patronne de notre belle église. A cette occasion, la bonne et dévouée soeur sacristine avait orné le maître autel d'une parure de verdure des plus charmantes, et dont tout le monde paraissait être parfaitement content. M. l'aumônier du couvent nous a véritablement "régalés" d'un panégyrique de la grande sainte, des plus touchants, et surtout des plus pratiques. Les chères demoiselles, qui se servent de poudre, de fard et de... pommade ont dû se sentir très à l'aise...

* * *

M. le Curé a baptisé, tout dernièrement, le septième fils de la famille Joseph Mason-Spence, d'East Bay. Fait remarquable, les sept garçons sont venus les uns après les autres sans aucune petite fille. Nous comptons que le père n'a pas oublié de réclamer la prime.

* * *

L'inspecteur de notre district scolaire a manifesté, lors de sa dernière visite, son désir d'avoir la convention des instituteurs de novembre prochain à Sainte-Rose. Cette convention sera présidée par M. Fletcher, député-ministre, accompagné par plusieurs orateurs de Winnipeg et de Saint-Boniface. Si ce projet réussit, comme nous l'espérons, accordons à ces visiteurs une hospitalité digne de Sainte-Rose.

* * *

Nous souhaitons la bienvenue à M. Beauchemin, le nouvel acheteur de l'élévateur des fermiers, qui, nous l'espérons, trouvant l'endroit si beau, voudra bien y établir sa résidence permanente.

* * *

Enfin, comme dit le proverbe: mieux vaut tard que jamais; nous allons avoir, à partir du 1er octobre, le courrier quotidien. C'est un progrès. De méchantes langues disent bien que le cher Emile a quelque peu "kické", mais, en bon garçon qu'il est, il s'en réjouit avec tout le monde. Nous remercions bien sincèrement celui ou celle qui nous l'a fait obtenir.

* * *

De plus, à partir de lundi prochain, le 9 courant, nous aurons trois trains par semaine, partant de Dauphin aux heures ordinaires: lundi, mercredi et vendredi. Encore un progrès.

* * *

A quand le progrès de notre "malheureux" téléphone, toujours en désordre. Que de fermiers ont dû forcément perdre le temps si précieux des coupages pour venir au village chercher telle ou telle pièce pour leurs faucheuses, et tout cela parce que le téléphone était "out of order". Allons, messieurs les directeurs, un bon mouvement, s'il vous plaît.

* * *

On nous annonce l'arrivée dans nos parages de la compagnie Imperial Oil Co., qui va construire un réservoir près de la gare. On parle également de la venue très prochaine d'un quatrième élévateurs. Tant mieux.

* * *

Il y a un dicton dans les vieux pays qui dit: "Les fermiers ne sont jamais contents". Mais, je crois que ce n'est pas le cas des fermiers de notre district. Ils ont l'air d'être parfaitement satisfaits de l'excellente moisson de 1918.

* * *

"All aboard pour Fannystelle!" Un certain entrepreneur, bien connu dans le village, se dispose à entreprendre, non pas une école, cette fois, mais un voyage très important, sentimental et sensationnel. Il ne reviendrait pas seul, dit-on. En tout cas, bon succès!!

* * *

A marier. N'y aurait-il pas, parmi les nombreux lecteurs de la **Liberté**, un célibataire ou un veuf, sans enfants, qui aurait le courage assez viril pour prendre en pitié une pauvre âme qui se désole de rester vieille fille? Tous nos hommes à marier, grâce à cette.... guerre, sont bien clairsemés. Je dois donc faire un appel aussi chaleureux que possible aux amateurs du dehors. L'inconsolable ingénue n'est pas trop difficile dans son bien modeste choix. Tout ce qu'elle souhaite, c'est de trouver: un "bel" homme dans toute la force du mot, plein de santé, généreux de coeur et de poche, brave, bon travailleur, pas avare, pas buveur, et surtout pas "querelleur". De son côté, c'est une gentille personne, pas trop laide, flairant la trentaine, d'excellente souche et possédant un caractère charmant: ni boudeuse, ni capricieuse, ni autoritaire, bonne ménagère, économe jusqu'aux bouts des ongles! Et de plus, je promets à celui qui sera assez heureux pour unir son sort à celui de cette perle, souffrir aucun purgatoire dans l'autre monde. Prière d'adreser vos demandes affranchies, s'il-vous-plaît, au bureau du journal.

Fleur d'automne.

LAURIER

M. et Mme Evariste Guay, de Canora, Sask., étaient en promenade pour quelques jours chez leurs parents.

* * *

M. Charles Trottier et Mlle Marie-Lopise Trottier sont de retour de leur voyage dans l'Ouest. Nous sommes très contents d'avoir Mlle Marie-Louise comme institutrice à notre école du village.

* * *

Six de nos garçons et jeunes filles sont partis la semaine dernière, les unes pour l'Académie Saint-Joseph, les autres pour le Collège de Saint-Boniface et le Juniorat.

* * *

On commence à battre notre belle récolte cette semaine.

LE PAS

Dimanche dernier avait lieu l'élection des commissaires de l'école catholique. MM. Louis Allard et Joseph Smith ont été élus par acclamation. Le Rév. Père Curé leur est adjoint pour représenter la Corporation Episcopale. Le rapport des finances a été trouvé excellent et prouve que notre école devient de plus en plus prospère sous la main habile de ceux qui guident ses destinées.

* * *

A cause de la guerre, la Fête du Travail cette année a été célébrée paisiblement. Il y eut cependant de la danse et quelques soirées de famille. Le Pas ne sait pas être triste.

* * *

Les parties de whist hebdomadaires sont recommencées depuis jeudi dernier à la belle grande salle de l'école catholique. Catholiques ou protestants, Français ou Anglais s'y rendent en grand nombre, les uns pour se reposer des excursions en auto ou en canot, les autres pour se délasser du théâtre de vues animées. Mais enfin tous y vont pour se récréer.

* * *

Un Canadien du nom de Ernest Quesnel s'est fait tuer accidentellement pendant qu'il travaillait dant une mine de cuivre, au nord de Le Pas. Ses funérailles eurent lieu lundi dernier. Le défunt laisse une femme et un enfant.

* * *

Le R. P. Guy, O.M.I., Vicaire-Général de notre diocèse, partira mercredi prochain pour un voyage d'un mois dans la province de Québec et dans l'Ontario. C'est en partie un voyage d'affaires à Ottawa, dans l'intérêt de la Corpiration Episcopale, et en partie une petite vacance bien méritée par notre très zélé curé, après avoir exercé son ministère ici pendans trois ans sans revoir les siens. Nous lui souhaitons un excellent voyage et un prompt retour parmi nous.

* * *

La saison de la chasse est ouverte dans notre district depuis le 1er septembre. Nombreux sont ceux qui se livrent à ce sport ici, et rares sont ceux qui ne rapportent pas tout le gibier qu'ils peuvent porter sur leur dos. On sait que le canard surtout est abondant au nord de notre ville et que pour le gibier de tout genre le district de Le Pas est tout à fait privilégié.

* * *

Les polices fédérales qui sont ici depuis près de six mois, nous rapportent que leur tâche est passablement achevée pour ce qui concerne notre ville. En effet, il est triste de dire qu'il ne nous reste qu'une vingtaine de jeunes gens qui jouissent encore de leur exemption. On dit qu'environ 800 garçons ont été enrôlés ici depuis le commencement de la guerre.

* * *

La guerre cependant n'a pas encore eu pour conséquence de diminuer l'activité commerciale et ouvrière de notre ville. La Compagnie Finger demande 600 hommes auxquels elle paiera de gros gages et les compagnies de Mines offrent $5 par jour à tout homme. Par ici, on ne discute pas les gages; il faut des hommes, et il en faut.

FEU MME JOSEPH LAURIN

Samedi, le 24 août dernier, la paroisse de Lorette voyait disparaitre une de ses plus anciennes paroissienne dans la personne de Mme Joseph Laurin, née Henriette Laporte, de Dufresne. Mme Laurin venait de la province de Québec. Elle arriva au Manitoba avec sa famille, il y a quelque quarante ans. Depuis lors, elle a toujours vécue à Dufresne.

Mme Laurin jouissait, ces dernière années, d'une santé relativement bonne pour une personne de son âge, quand, il y a quelque temps, elle subissait une forte attaque de paralysie qui, cinq semaines plus tard, devait la conduire à la tombe à l'âge de 78 ans.

Avec cet esprit profondément chrétien qui caractérise la femme canadienne-française, Mme Laurin fit immédiatement son sacrifice, et ne cessa, durant tout le cours de la maladie, de demander au bon Maître de la rappeler à Lui au plus tôt. Aux nombreux parents et amis qui venaient chaque jour la visiter, elle demandait avec instance de prier à cette intention. Le bon Dieu entendit la prière de sa fidel servante. Mais avant de la rappeler à Lui, Il voulut lui donner une nouvelle preuve de sa bonté: elle eut la bien douce consolation de recevoir la visite de Monseigneur l'Archevêque et d'être bénie par lui. Ainsi comblée des bénédictions de Dieu, Mme Laurin s'éteignit doucement, samedi le 24 août, entourée de l'affection de ses enfants et de ses petits-enfants.

Les funérailles eurent lieu à Lorette le mardi suivant, 27 août. Le service fut chanté par M. l'abbé Alphonse Laurin, curé de Pinewood, et neveu de la défunte. M. le Curé de Lorette agissait comme diacre, et M. l'abbé Rivard, curé de l'Ile-des-Chênes, comme sous-diacre. Une foule nombreuse de parents et d'amis, venus d'un peu partout, remplissait l'église. Les porteurs étaient: MM. Léon et Bazile Laurin, fils de la défunte; M. Rémillard, gendre; Arthur, Armand et Arthur, neveux.

Les enfants de Mme Laurin, qui lui survivent, sont: Hormisdas, de Dufresne; Bazile, de Saint-Boniface; Gustave, de Seattle, Wash., E.-U.; Léon, de Dufresne, et Rosalie, Mme Rémillard, de Saint-Boniface.

A la famille éplorée nous offrons nos plus vives sympathies.

Comme sous Napoléon I, l'armée française compte aujourd'hui dans ses rangs une légion polonaise. On voit ici un régiment polonais défilant dans une ville de France.

---

contre un pilier, je restai là, une heure peut-être, engourdi dans mon chagrin... Tout à coup, l'orgue éclate comme une fanfare, la hallebarde du suisse résonne sur les dalles, le cortège se déroule, la mariée toute blonde sous son voile transparent... et je m'enfuis chancelant comme un homme ivre devant la vision de ce qui sera demain!...

Oh! Claudette! Claudette!

Je ne suis pas un saint, moi; je ne comprends rien au devoir que tu invoques! Je me révolte contre un sacrifice au-dessus de mes forces!

"Le bonheur des autres!"

Non! Je ne peux pas! Je ne peux pas! Et je me mange le coeur à l'idée de te savoir heureuse même avec mon meilleur ami! Si tu m'aimais comme je t'aime!..

Mais les femmes ne savent pas aimer, elles mettent trop de choses en balances: convenances, famille, devoir religieux, plaisirs mondains, et une peine d'amour ne leur fait pas perdre un tour de valse!

Pardon, je blasphème, mais, vois tu, je suis si malheureux!

Toi seule emplissais ma vie; depuis ton départ, tout me semble vide et désolé... Pourtant, je ne croyais pas à une séparation éternelle...; j'étudiais même dans cet espoir pour que plus tard, toi si savante! tu ne rougisses pas trop de ton mari... Moi qui ne mettais jamais le nez dans un livre, j'en ai lu des tas, des tas! Toute la bibliothèque de l'oncle Victorice y a passé, et M. Paul, qui s'y connaît, dit que je ne suis point sot.

A quoi bon tout ça? A souffrir davantage! Je voudrais mourir! Je ne crois plus à rien! Je n'aime plus rien! Et le soleil pourrait s'éteindre que je ne m'en apercevrais même pas!

Si je pouvais seulement t'entrevoir de loin! Mais je n'ai même pas ce pauvre bonheur!... Et, quand je vois ces gens qui entrent librement dans ta maison quand je me consume à ta porte, une rage me prend de leur sauter à la gorge!... Tout à l'heure surtout, en reconnaissant M. de Tournel.

Il m'a trompé en me disant qu'il allait à Amiens! A qui se fier, mon Dieu?... Je le guettais pour lui dire son fait... Il m'a échappé!... Oh! je saurai bien le retrouver... Je ne veux pas que tu l'épouses non plus, celui-là... Je divague!.. pardon!... Mais qu'allait-il faire chez toi?... Chez toi, qui lui écris quatre pages, quand je n'ai même pas une pauvre ligne!... Il est resté près d'une heure!... De quoi avez-vous causé? Je veux savoir!

Maintenant, c'est un autre qui est près de toi! Ce Randatz! que j'ai vu descendre de voiture tout fringant, tout épanoui, une fleur à la boutonnière!... Et qui te fait sa cour, te regarde tout à son aise, tandis que je me morfonds sous tes fenêtres sans savoir seulement quelle est la tienne.

Pourtant, un regard de toi me ferait tant de bien! Te souviens-tu de ce beau nénuphar que tu admirais un jour, au bord des étangs? J'entrai dans l'eau pour le cueillir, et, tout à coup, je perdis pied. Des herbes souples comme des couleuvres se nouaient à mes jambes, paralysaient mes mouvements, je me débattais vainement, j'enfonçais dans un grand trou, quand, à travers la nappe liquide, je t'aperçus éplorée, les bras tendus... Ce fut assez. D'un suprême effort, je brisai mes liens, je remontai à la surface et te rapportai la fleur blanche que tu voulais toujours garder, disais-tu alors!..

Claudette, au nom du passé, des souvenirs bénis de notre heureuse enfance, aie pitié de ton ami qui se noie! Que ton cher visage lui apparaisse encore une fois, comme jadis en sa détresse! Soulève seulement un coin de ton rideau.. et il s'en ira, résigné... mais ne lui refuse pas l'aumône d'un peu de courage, il en a tant besoin!

Sur la table de marbre d'un modeste café de la rue Saint-Roch, Pierre achevait laborieusement cette épître où l'emphase romantique de M. Mouillart déteignait un peu sur la naïveté rustique, mais que de grosses larmes ponctuaient de façon touchante.

Après le départ de Tournel, il s'était senti plus malheureux, plus abandonné, plus seul; il errait comme une âme en peine du village à la ville, et, brusquement, il s'était décidé à partir pour Paris, sans prévenir personne.

Sans souci des sourires ironiques, des regards curieux, il plia, cacheta sa lettre, et, tournant le dos à son verre plein d'une mixture quelconque, il demeura en observation derrière les vitres embuées, surveillant les allants et venants...

Soudain, il se leva et voulut s'élancer au dehors.

— Eh bien! Eh bien! Et payer? Le garçon, goguenard, l'arrêtait au passage.

— Je reviens tout de suite.

— Connu!

Impatient, il tira une pièce de cent sous de sa poche, la jeta sur la table et disparut tout courant.

— Un peu toc toc! dit un consommateur se touchant le front.

— Un amoureux peut-être, soupira la patronne, grosse commère sentimentale.

— Ou pire! observa son mari d'un air profond; il regardait joliment du côté des Tuileries. Pourvu qu'il ne fasse pas un mauvais coup! C'est ça qui serait désagréable! Les descentes de police font toujours du tort à un établissement!

Pendant ce temps, le pauvre Pierre, qui n'avait rien d'un Orsini, rejoignait un collégien tournant le coin de la rue Saint-Honoré.

— Cousinet! murmura-t-il en le touchant du doigt.

L'autre tressaillit comme si un frelon l'eût piqué, devint rouge, puis pâle:

— Que me voulez-vous? demanda-t-il.

— Tu ne me reconnais pas? Pierre, ton cousin de Cléry.

— Non, je ne vous connais plus; ma mère l'a défendu, dit-il avec une satisfaction méchante.

— Quand on t'avait séparé de Claudette, je n'ai pas attendu la permission pour t'apporter de ses nouvelles, moi.

Il parut sensible au reproche, mais, secouant la tête:

— A quoi bon! Elles ne vous feraient pas plaisir.

— Elle se marie, je sais.

— Alors!

— Mais est-elle triste, résignée, contente?

— Contente, très contente!

— Allons! tant mieux! soupira le pauvre amoureux dont le ton démentait les paroles... C'est égal, cousinet, si c'était un effet de ta complaisance de lui remettre ce mot d'écrit?

— Pourquoi?

— Pour lui faire mon compliment, tu comprends, c'est bien le moins, puisque je ne peux pas la voir.

— La voir? Non.

— Tu peux faire ça pour moi, voyons!

Il hésitait...

— Rappelle-toi le temps où tu étais si malheureux, loin d'elle, cousinet... C'est mon tour à présent, et, pour une fois, tu peux bien remplacer le pigeon voyageur.

Sans doute, ce souvenir attendrit le petit bonhomme, car il prit vivement la lettre, la cacha dans sa unique, et, sans attendre de remerciements, disparut sous la porte cochère devant laquelle stationnait un landau orné d'un tortil de baron.

Alors, plus tranquille, Pierre revint sur ses pas, rentra au Café des Pyramides, s'assit à une table vide et demeura l'oeil au guet.

— Que faut-il servir à Monsieur?

— Ce que vous voudrez.

Le garçon, un amateur sans doute, lui apporta une absinthe, qu'il avala d'un trait sans y faire attention.

Très sobre d'ordinaire, c'était la première fois qu'il goûtait ce breuvage malfaisant qui n'empoisonnait pas encore nos campagnes. L'effet fut d'autant sensible sur son organisme enfiévré. En proie à une violente surexcitation, il battait nerveusement une marche sur le marbre, proférant des mots sans suite, des sourdes menaces.

Tout à coup, il se précipita de nouveau au dehors: Mme Bétemps et ses enfants venaient de monter en voiture avec Randatz.

Sans souci de bousculer les passants ou d'être renversé par les chevaux, Pierre bondit sur la chaussée; mais déjà le landau roulait vers les Tuileries.

Affolé, il courait derrière, sans voir autre chose, indifférent aux cris des cochers, aux injonctions des sergents de ville; il allait pénétrer à sa suite dans la cour d'honneur, quand un gardien l'arrêta rudement:

— Où allez-vous? Que voulez-vous?

Haletant, il put à peine répondre:

— Là! là! en désignant la voiture arrêtée devant le palais.

— Comment là! Aux Tuileries! Chez l'empereur!

Un cercle se formait, curieux, amusé, ricanant...

Claudette mettait pied à terre, sa petite main se posait sur celle de Randatz avec un doux sourire.

Pierre ne voyait qu'elle et elle ne le voyait pas!... Aussi avec un rugissement de colère, il écarta ceux qui l'entouraient.

— Allons! Laissez-moi passer! gronda-t-il.

— Il est ivre ou fou!

— L'un et l'autre peut-être.

En effet, Pierre, l'oeil injecté, les poings serrés, surexcité par les vapeurs alcooliques, n'était rien moins que rassurant.

Mais déjà le suisse appelé à l'aide, et, malgré ses protestations, sa résistance, le pauvre amoureux était conduit au poste, tandis que Mme Bétemps et ses enfants franchissaient le seuil du palais.

CHAPITRE VI

Les funérailles de Victor Noir

Paris était en effervescence; les passions violemment surexcitées déjà par le procès Baudin, **La Lanterne** de Rochefort, les élections parisiennes, etc., débordaient comme d'un volcan, et les Champs-Elysées semblaient une coulée de laves humaines que les troupes imposantes, massées de-ci de-là, étaient chargées d'endiguer.

Les groupes animés passaient et passaient sans cesse, montant vers Neuilly; la blouse usée de l'ouvrier coudoyait la redingote cossue du bourgeois; la vieille barbe de 48 souriait à l'étudiant imberbe; les rangs, les âges, tout était confondu dans un même sentiment de colère et de haine.

(A suivre)

L'asthme toute la nuit. — Tous savent combien souvent les attaques de l'asthme tiennent le malade toute la nuit éveillé. Le matin il est absolument incapable de travailler et cependant il doit aller à sa besogne. Tout ce manque de sommeil et toute cette lassitude doivent rapidement disparaître devant le remède du docteur Kellogg contre l'asthme, remède qui repousse absolument toutes les attaques d'asthme.

Ce que M. François Veuillot pense du Canada

Ce devoir de reconnaissance étant rempli—non dans la mesure où je le voudrais et le devrais, mais dans les limites où je suis resserré,—je dirais très simplement aux lecteurs de ce **Bulletin** comment j'ai "découvert" le Canada. Ce ne sera, bien entendu, qu'un aperçu très sommaire; un tableau détaillé exigerait tout un livre. . . que je tâcherai d'écrire. . .

Comment j'ai "découvert" le Canada; le mot parait ambitieux ou ridicule, je l'emploie cependant à dessein. Il exprime une impression personnelle et, je crois, une vérité générale. Tout homme qui visite, avec quelque attention, un pays nouveau le découvre. Il avait beau le connaître à travers les livres, il s'aperçoit promptement, qu'il n'en possédait qu'une science inexacte et incomplète. Il avait vu le portrait, il n'avait pas touché ni entendu la personne. C'est du moins le résultat de mon expérience particulière.

Au Canada, j'ai donc "découvert" un peuple français et catholique, et par là même, un des plus beaux témoignages des desseins providentiels sur notre race.

Quand, il y a un siècle et demi, la France abandonna sa colonie canadienne, elle y laissait 60,000 Français. Ces 60,000, coupés de toute communication régulière avec leur ancienne métropole, envahis et encerclés peu à peu par un peuple de langue et de foi différentes, ayant contre eux le pouvoir, la force militaire et l'argent, sont devenus aujourd'hui 4 millions, car aux deux millions et demi de Canadiens-français il faut ajouter les quinze cents mille Franco-Américains émigrés du Canada. Humainement, historiquement, ce progrès est invraisemblable. Il ne s'explique que par la bénédiction de Dieu, fécondant le sang français fidèle à Dieu.

Or, cette bénédiction de Dieu s'est affirmée par deux faits; l'attachement à la langue française et la fidélité à la foi catholique, deux forces étroitement unies. C'est autour du clocher que la paroisse canadienne, élément fondamental et vital du peuple canadien, s'est maintenue, s'est fortifiée, s'est agrandie. Et c'est l'action du prêtre, établissant l'école paroissiale, ouvrant le collège classique, instituant l'Université, qui a perpétué, sous une domination étrangère, la culture et l'amour du français.

Tel est, en deux mots, le passé du Canada; telles sont les promesses de son avenir. Il garde, au parler des aïeux, une passion tenace et profonde; il pratique toujours, en immense majorité, la religion des ancêtres; les très nombreuses familles se comptent encore, chez lui, par milliers; ses destinées sont grandes.

Je pourrais, sur ce point, multiplier les détails; ils tiendraient tous dans le cadre esquissé par ces simples constatations.

Mais, dira-t-on, si les Canadiens-Français conservent au coeur l'amour de la vieille patrie, d'où vient que les épreuves de cette patrie de leurs pères n'aient point réveillé chez eux d'échos plus étendus et plus vibrants?

C'est la question que bien des Français se posent et que je me posais moi-même, en abordant aux rives du Saint-Laurent. J'y débarquais précisément pour la résoudre et, s'il en était besoin, pour dissiper les malentendus qui avaient élevé leurs brouillards entre nous, pour resserrer les liens que des causes mystérieuses avaient relâchés.

Grâce à Dieu, j'ai vu clair et j'ai repris confiance.

Il est faux, d'abord, que les Canadiens-Français aient refusé de prendre part à la grande guerre. Des milliers d'entre eux se sont volontairement enrôlés, dès les premiers mois de la campagne, et ont brillamment fait leur devoir sur le sol ensanglanté des Flandrse. Aujourd'hui même, c'est avec résolution, souvent avec entrain, que les jeunes recrues appelés par la conscription rallient le drapeau.

Est-ce à dire que rien ne soit vrai dans les événements et les situations qui ont provoqué certaines critiques ou créé certains malaises?

Je n'irai point jusque-là. Il serait puéril de contester des faits qui sont affirmés dans les écrits publics et répandus par beaucoup de Canadiens-Français eux-mêmes.

Matériellement, chiffres en mains, la participation de l'élément français est restée inférieure, pendant la période des engagements volontaires, à la contribution des populations de langue anglaise. En outre, certaines campagnes de presse, inopportunes et mal inspirées, ont fourni malheureusement des prétextes aux écrivains de parti pris, qui voulaient accuser les Canadiens-Français d'indifférence ou même de sourde antipathie pour la cause des alliés.

Mais, d'une part, ce fait matériel, ce fait brutal, ne doit pas être jugé en dehors des circonstances qui le déterminèrent et qui l'accompagnent; d'autre part, un prétexte n'est pas une raison.

L'infériorité numérique de la participation canadienne-française a des causes si claires, qu'on n'a pas le droit de l'attribuer à une prétendue défaillance des sympathies ou des courages.

Causes générales, d'abord. La population de la province de Québec est, en grande majorité, attachée au sol, composée de familles nombreuses, où le père a besoin des bras de ses fils et où le nombre des enfants au-dessous de l'âge militaire est considérable. Les Anglo-Canadiens, au contraire, ont peu d'enfants et sont, de préférence, employés dans le commerce et dans l'industrie; partant moins racinés à la terre.

Causes particulières, ensuite. Il faut bien reconnaître, avec une loyauté qui ne peut déplaire à nos alliés britanniques, que les Anglo-Canadiens n'ont pas montré, dans ces conjectures, à leurs compatriotes de race française, une grande largeur d'esprit ni une perspicace habileté de manières. Car, enfin, ce n'était pas en appelant les gens de Québec au nom de l'impérialisme anglais, en leur expédiant comme agent recruteur un pasteur méthodiste ignorant de notre langue, en dispersant la plupart de leurs recrues dans des régiments de formation anglaise, qu'on pouvait multiplier chez eux les enrôlements volontaires. Et ce n'était pas davantage en avivant dans la province de l'Ontario la vieille campagne contre l'enseignement du français—cette campagne contre laquelle tout Français se doit de protester avec énergie—qu'on pouvait apaiser leurs antipathies traditionnelles.

Car c'est encore un fait historique, dont on ne peut contester l'exactitude ni amoindrir les répercussions, que la profonde et tenace antipathie qui, dans le vieux Canada surtout—Québec et Ontario,—sépare les deux races. Le loyalisme des Canadiens-Français pour la couronne d'Angleterre est indiscutable; mais non moins incontestable est leur inimitié contre le peuple anglais. C'est un fait douloureux, mais un fait. Je suis de tout mon coeur et de tous mes voeux avec les Canadiens qui, sur l'un et l'autre bord du fossé, cherchent à le combler. Je crois qu'un jour, eux ou leurs continuateurs obtiendront ce succès. Je l'espère pour le Canada tout entier, et spécialement pour nos frères de race dont l'action sera considérable sur une nation canadienne plus unie. Mais, pour le moment, cette querelle de races existe; elle a pesé sur les événements actuels, et ces événements, qui auraint dû l'adoucir, l'ont quelque fois aigrie.

Pour aller jusqu'au bout dans la voie de la franchise, il est nécessaire de faire une part, auprès des responsabilités anglo-canadiennes, aux responsabilités. . . françaises elles-mêmes.

Parmi les Français qui reprochent avec le plus d'amertume à nos frères canadiens une certaine tiédeur à l'égard de l'ancienne mère-patrie, j'en vois de très avancés dans la politique anti-cléricale, la politique d'avant-guerre. Croient-ils donc sincèrement que cette politique était très propre à réchauffer les sympathies d'un peuple attaché à ses prêtres et à sa religion?. . . .

Je conclus.

Les Canadiens-Français ne méritent pas les reproches dont on a voulu les accabler. Si leur participation volontaire à notre cause a été inférieure à ce que nous aurions souhaité, 1o elle a été beaucoup plus sérieuse que d'aucuns l'ont fait croire, 2o elle a été entravée et amoindrie par des circonstances qui ne permettent pas d'accuser leur coeur et dont il serait injuste de leur faire porter toute la responsabilité.

Je n'en regrette pas moins ces circonstances locales et historiques. Je n'en déplore pas moins des campagnes de presse que j'estime—avec bien des Canadiens-Français—maladroites et fâcheuses. Mais mon affection, mon admiration pour nos frères du Canada demeurent entières. Entière aussi ma confiance dans nos rapports futurs et dans leurs destinées.

Et je suis convaincu que c'est notre intérêt, notre devoir à nous catholiques de France—au point de vue religieux,—de tendre une main fraternelle aux catholiques du Canada. Comme nos pères les ont aidés jadis à planter la croix sur le sol de leur nouvelle patrie, comme nos missionnaires n'ont pas cessé de les soutenir dans leurs épreuves et dans leurs efforts, nous devons, nous aussi, leur apporter un cordial et précieux appui dans les luttes qu'ils auront encore à poursuivre pour la défense et le développement de la civilisation catholique et française, dont ils sont, au nord du Nouveau-Monde, les champions providentiels.

Le problème angoissant de leur participation à la guerre est désormais résolu. Quel que soit le jugement que l'on veuille porter sur leur attitude en face de l'enrôlement volontaire, il ne peut y avoir qu'un avis sur leur obéissance loyale et courageuse à la conscription. Donc, encore un coup ce problème est résolu. Celui qui reste à résoudre, c'est le problème de leur avenir. Que deviendra ce rameau français planté en terre d'Amérique? Une telle question ne peut être indifférente aux Français clairvoyants. Nous devons vouloir que ce rameau continue de se charger de fleurs et de fruits. Nous devons agir conformément à ce vouloir.

NOTRE HISTOIRE

Magnifique étude de M. l'abbé Groulx. — Une livraison intéressante de l' "Action Française". — Le prochain "Almanach de la Langue française".

L'Action française poursuit, dans sa livraison d'août, la série de réponses à son enquête "Nos forces nationales". L'étude est de M. l'abbé Lionel Groulx et porte sur "Notre histoire". Avec la maîtrise qui le caractérise, le distingué professeur d'histoire du Canada à Laval analyse les causes de l'oubli de notre histoire et trace les grandes lignes d'un programme d'enseignement de l'histoire susceptible d'atteindre les descendants de la race française en Amérique.

La même livraison signale les leçons qui se dégagent de la fête nationale des Acadiens. Elle le fait par des vers d'Albert Lozeau et des "Pensées d'août" de M. Omer Héroux.

La série des articles contient en outre une étude historique d'Henri d'Arles sur Mgr de Cheverus, premier évêque (français) de Boston; une étude de M. l'abbé Maurault sur les tendances de l'art canadien; la chronique mensuelle de M. l'abbé Camille Roy, par le R. P. de Grandpré.

La partie documentaire reproduit d'intéressantes paroles du premier ministre d'Angleterre, M. Lloyd George, sur la survivance du gaélique. D'autres renseignements sont donnés sur la vie de **l'Action française** (dont le prix d'abonnement, partant de janvier, est de une piastre par année, payable d'avance) et sur les publications éditées dans la "Bibliothèque de l'**Action française**": **la Fierté**, du R. P. Louis Lalandé, **Pour l'Action française**, de M. l'abbé Groulx, et **Refrains de Chez nous**. Ce dernier recueil, dont la première édition est déjà épuisée, renferme une trentaine de chants canadiens, paroles et musique. Le prix de chacune de ces brochures est de 10 sous l'exemplaire, $1 la douzaine, $8 le cent, $70 le mille, frais de port en plus On peut mêler les diverses brochures dans une même commande.

La Ligue des Droits du français annonce aussi la publication prochaine de son quatrième **Almanach de la Langue française** pour 1919. Le caractère documentaire qui fait la spécialité de cette publication annuelle n'empêchera nullement de soigner l'aspect plus directement populaire, au moyen de contes canadiens, de renseignements d'ordre pratique, d'illustrations, etc. Le prix de vente à l'unité sera pour cette année de 20 sous, plus 3 sous pour le port. Les achats en quantité bénéficient de fortes réductions: $2 la douzaine, $15 le cent, $110 le mille. S'adresser au secrétariat de la Ligue des Droits du français, bureau 32, immeuble de la **Sauvegarde**, Montréal.

Notre langage comparé aux autres

"S'il est une vérité banale, dit Darmesteter, c'est que les langues sont des organismes vivants dont la vie, pour être d'ordre purement intellectuel, n'en est pas moins réelle et peut se comparer à celle des organismes du règne végétal ou du règne animal."

Si les Ontariens et les Américains connaissaient cette "vérité banale", ils ne nous feraient pas un crime de nos canadianismes, de nos néologismes, de nos anglicismes, voire de nos barbarismes, et ils ne prétendraient pas, à cause de certaines différences accidentelles, avec le français de France que nous parlons le patois et que notre langage n'est pas le français de Paris.

Qui dit vie, dit changement. Les langues vivent, donc, elles changent, et même elles meurent. Il y a des langues mortes: nos langues classiques.

Les mots, comme les langues, naissent, grandissent, ont leur vogue, vieillissent, meurent et s'en vont au cimetière. N'est-ce pas, que les vieux lexiques remplis de mots anciens, hors d'usage, démodés, retirés de la circulation, peuvent être appelés des "cimetières de mots"?

Les mots changent de sens, augmentent ou diminuent quant à l'étendue de leur signification, perdent leur propre sens et s'emploient plus au figuré. Ces variations sont de tous les pays et de toutes les langues.

Faut-il s'étonner alors qu'il y ait dans notre parler un certain nombre de termes dont le sens diffère de celui qu'on leur donne en France, ou qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires de France?

Les Américains et les Anglais ne sont pas à l'abri de ces variations de langage. C'est un fait reconnu qu'il y a autant de différence entre l'anglais d'Angleterre et l'anglais d'Amérique qu'il y en a entre le français de France et celui du Canada.

M. C.-E.-A. Holmes, rédacteur de la revue **Publicity**, va plus loin. Voici ce qu'il disait dans une conférence donnée à Toronto, le 12 octobre 1917:

"As a matter of fact, there is less difference between the best French spoken in France and that spoken by the French-Canadian **farmer** (mind you, I am not taking the cultured, educated French-Canadian as a comparison, but the plain farmer) than there is between the English language as spoken by a Vermont farmer and the average Bostonian."

"Bien plus, ajoute M. Holmes, les Canadiens français parlent un langage plus uniforme que les Français d'Europe. Un Canadien français de Rimouski peut converser avec un Canadien-français de Montréal ou de Fall River, et la prononciation sera la même, tandis que si vous écoutez un Bordelais, un Orléanais et un Auvergnat parlant ensemble, vous aurez de la difficulté à croire qu'ils parlent la même langue, tant l'accentuation de chacun de ces trois personages est différente de celle des deux autres."

Ignore-t-on qu'il y a en France dix ou quinze patois ou dialectes différents et que même, dans certaines provinces, on parle et on comprend à peine le français? Dans d'autres, on parle un français qui ne vaut pas le nôtre. J'en donnerai comme preuve la lettre suivante extraite du **Livre des joyeux Passe-Temps**, par Georges de Grandmorin, chez Brunet, Arras, 1909. Tout en tenant compte de l'exagération possible, on peut voir que le campagnard français ne parle pas mieux que notre "habitant".

Voici le document:

Lettre du maire de la commune de Nigaudon au préfet de son département

Moussieu le Préfet,

J'sis chargeai par l'consai municipâ d'not' commun' d'vos prév'ni qu'avant-z-hier, j'nous sommes tertous rassemblés zà la mairie-t-à l'effet d'vos réponde sû toutes les sortes de choses que vos nos demandez dans vot' cerculaire du quatre courant.

Pour en v'ni dabord sû l'sujeait d'lassiette d'l'impôt que vous nos parlez, j'povons pas vous donnai là dessus aucun renseignement pou c'motif que personne dans not' commun' n'a jamais entendu parlai de c't'assiette-là et que j'savons pas c'que vos volez dire.

Quant au nommé Loïdium (1) concernant lequel vos nos prév'nez qu'i cause de grands ravages dans eun foule de pays, j'ai l'plaisir d'vos annonçai que jusqu'au jour d'aujourd'hui, j'nos sommes point n'aperçu que c'tindividu là aie fait son apparaissance chez nous et maraudais nos jardins et nos herbages.

A persent, pisque vos d'siez qu'on vos tienne au courant d's'épidémies, d'l'état sanitaire et autres choses mémorables qui peuvent s'passai dans not' localitai, véci c'que j'pensons qu'ty-a d'pus prope à vos intéressai su ces divers artiques.

D'abord pou c'qui est d'la santai générale d'un chacun, j'ai la félicité d'pouvoué vos dire qu'alle est bonne pou l'instant vu qu'a l'heure qu'il est tout l'monde cheuz nous s'porte bin, sauf primo s'pendant la mère Bastien, la cordonnière qu'a t'eune bronchique, deussio la veuve Poupinard qu'est atteinte d'un concert dans l'estomac, troissio l'garçon du maître d'école qu'a-t-eune inflammation du père Antoine, quarto l'petit nourrisson d'la mère Maigret qu'à l'carreau, quinto t'enfin l'vieux père Pompanon qu'a tombai vendredi dernier en six copes dans sa cour même que l'médecin l'a trouvai bin malade et li a ordonnai d'prendre bé vite d'leau d'anon et eun' peurgation d'huile d'Henri cinque.

En second lieu, en ce qui concerne l'bétail, n'y a pas non pus pou l'moment d'maladies su l's'animaux, exceptai malgré sa primo: qu'la vaque au père Charrue s'a-t-étranglai dans un champ en avalant eun' pomme d' fréquin; deussio: que le loup s'a t'introduit l'avant-dernière nuit chez le père Tâtegrain et li a mangeai sa bourrique; trois-sio-z-enfin, que l' téphus s'a déclarai l'mois qui vient d'fini chez l'père Laluzerne et li a fait perde dans l'espace de trois jours deux mères brebis, eun bélial et t'eun-bique.

En troisième lieu t'enfin, pou c'qui s'rapporte aux livers évènements notables qui se sont passés d'pis l'commencement d'lannée, faut que j'vos signale trois choses:

La première, qu c'est eun' fermiere d' not' commeun' la veuve Papavoine qu'a remportai l'premier prix pou ses oies au concours abricole qua t'eu lieu la semaine dernière à not' chef-lieu d'canton.

La deuxième, qu'un chemineau qu'a restai t'inconnu s'a t'introduit dans la mainson du père Cerisier, tandis qu'il'tait à fauchai son pré et li a volai frauduleusement un pto d'beurre, eun' p'lotte d'fil, un morceau d'lard, deux fourchettes, trois harengs saurs et eun' saucisse,

Le troisième que c'printemps eun' des juments au fils Laripette a donné l'jou à un poulain Z-à cinq pattes; c'qui a amenai dans not'localitai eun' foule d'gences des environs, d'sireux d'contemplai t'eun si grand prodige.

V'là, mossieu, l'préfet, tout c'que j'ons t-à vous dire pou la cerconstance.

Avec nos remercieinents pour l'intérêt qu'vos porter t'a not'commeun', veuillez bien, monsieur l'préfet, agréer l'impression d'nos sentiments surégoratoires et civilisés.

GILLES BETASSON,
Mâre d'la commeun' de
Nigaudon-les-Baudets.

* * *

Voilà pour le français campagnard. Parlons un peu du français de Paris qu'on nous reproche de ne pas parler.

On parle à Paris le bon et le mauvais français. Le bon français de Paris est le français ordinaire, le français du reste de la France, et il n'y a aucune raison de dire "le français de Paris". D'ailleurs, ce n'est pas à Paris, mais à Tours et à Orléans que l'on parle le meilleur et le plus pur français. Personne en France ne se glorifierait de parler le français parisien, car il est, plus que dans toutes les autres villes de France, infesté d'argot, de mots vulgaires et crapuleux mis en circulation par les apaches.

Je ne puis résister à la tentation de citer ici une conversation échangée entre un certain Irlandais, de retour du front, et notre ineffable Ladébauche. (**La Presse**, 2 mars 1918.) On peut y faire une comparaison facile entre nos fautes de langage et celles que commettent ces bons Parisiens, bien qu'il y ait exagération des deux côtés.

Laissons la parole à Ladébauche:

—Imagine-toi que cet Irlandais-là c'est un de mes amis du nom de Mike O'Flannigan qui a vu le jour dans les concessions du Griffintown. On s'était connu dans l'ancien temps, dans les chantiers d'en haut. J'peux même te dire que Mike pi moi on s'est poigné pas rien qu'une fois, rapport que c'était un Irlandais qui se plantait pas pour rire; pour quant à moi, tu sais que Ladébauche n'a jamais été manchotte, comme on dit. Ce qui n'empêche pas qu'on avait toujours été bons amis. Seulement un bon jour, Mike avait fait un héritage, ce qui fait que le temps de le dire il s'était reviré en monsieur, et que je l'avais perdu de vue rapport qu'on nageait plus dans le même ch'nail, comme de raison. Mike parlait pas un bonguienne de mot de français et voulait pas l'apprendre vu que ça valait pas la peine, à ce qu'il disait, de se creuser le ciboulot pour apprendre l'argot des Canayens. Quand le Kaiser a lâché sa Kulture, ses gaz asphyxiants et son Clownprintz sur la civilisation, Mike qui n'était pas Sinn Feiner, comme les autres, et qui avait des amis à Bytown, a tout de suite poigné une job d'officier; ce qui lui a permis de passer trois ans à Paris, où il a fait des études de français, à Montmartre et autres endroits scientifiques de la paroisse. Et il venait de rentrer au pays, déchargé du service, ayant été blessé au front dans un accident d'automobile sur le boulevard de l'Opéra, quand je l'ai rencontré, l'autre jour, rue Sainte-Catherine.

— Allo! Mike! que je lui inocule.

— Allo! Ladébauche. Comment que ça mijotte, mon vieux pot? qu'il me rentasse.

— Pas mal et toi?

— Tu vois, on s'grouille.

— Bondance! Mike, que tu me surprends.

— Sais-tu que tu parles français comme une invention. Toi, qui dans le temps était tant seulement pas capable de lâcher un p'tit sacre gros comme cela, sans être obligé de le twister en anglais, qui est à peu près ta langue maternelle comme le chinois est la mienne.

— Oui, mais j'ai appris le "Parisian French".

— A Pantruche.

— Ousque c'est que c'te paroisse-là?

— C'est ce que dans l'argot canayen vous appelez Paris.

— Tu m'en diras tant?

— Là-bas, vois-tu, j'ai appris à jacter le vrai bagoût coupolard, autrement dit dans votre patois, le langage académique.

— Chouette!

— J'avais jamais voulu dégoiser votre jargon, mais là-bas, je me suis grouillé les méninges. Ce qui fait qu'aujourd'hui, j'suis pas mal calé dans le jaspinage huppé et costo (**ferré en langage aristocratique**).

— T'as qu'à suerre!

— J'étais pas mal par là. Je recevais des bafouillardes (**lettres**), qui me chassaient le cafard (**l'ennui**), et je gueuletais chez un cuistot (**je mangeais chez un restaurateur**), dont la tambouille (**cuisine**), était à la coule, je n'te dis que ça.

— Y a pas à tortiller, t'as fait une cléricature un peu flencée. Mais dis donc, t'as pas vu Tit Louis, par-là?

— Tit Louis! Pour sûr, il est vise au trèfle dans une planque aux atigés.

— J'comprends pas.

— En langage commun, ça veut dire qu'il est infirmier dans un hôpital.

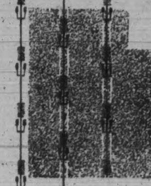
— Viande! j'aurais jamais deviné ça; vrai comme t'es là. Et ton frère?

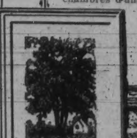
— Mon frangin, la dernière fois que je l'ai yieuté (**vu**), il se grattait les salsifis du côté d'une cagna dont j'ai pas pu repérer le barbelage.

— Ah! . . . Et t'aime ça, la vie de par là?

— Y a du bon. Y a du rab assez souvent. Comme de raison on peut pas dire que tout est aux

(Suite à la page 6)





Autour de la Ferme

GARDEZ VOS VACHES

Nous avons souventes fois recommandé aux fermiers de garder des vaches et de ne garder que de bonnes vaches.

Il n'y a pas de succès possible sur une terre cultivée depuis plusieurs années, si on ne garde du troupeau. Du moment qu'on est convaincu de cette vérité qui ne souffre pas de contradiction sérieuse, il est tout à l'avantage du cultivateur de ne garder que de bonnes vaches et de ne garder que celles-là. Nous trouvons dans la Page Agricole de l'**Action Catholique**, des remarques excellentes faites par M. Joseph Pasquet, de l'école d'agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière.

M. Villeneuve, qui fait tant pour l'amélioration de la culture dans les centres français au Manitoba, a déjà donné à nos cultivateurs d'excellents conseils sur les expériences à faire pour procéder à l'élimination des vaches médiocres. Nous ne l'avons cependant jamais entendu dire ce que conseille M. Pasquet. S'appuyant sur des expériences très précises dans les différents collèges agricoles, ce dernier en arrive à la conclusion qu'une vache augmente sa production jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, et qu'ensuite elle décroît. Première constatation.

Deuxième constatation maintenant. La vache à sa première lactation donne à peu près 80 pour cent de ce qu'elle donnera adulte. Cette dernière constatation est très pratique et très utile, puisqu'elle peut dispenser le cultivateur de garder une vache deux ou trois ans avant de se rendre compte qu'elle n'est pas un sujet payant. Elle constituerait donc une économie de soins et de nourriture.

Pour donner des profits, une vache doit donner telle quantité de lait. Si à la première lactation qui représente quatre-vingt pour cent de ce qu'elle donnera plus tard, le cultivateur constate que sa vache est de qualité inférieure, il prendra les moyens de s'en défaire immédiatement.

En résumé, cela veut dire qu'un cultivateur ne devrait pas garder de vaches dont l'âge dépasse huit ou neuf ans. Cela veut encore dire qu'il doit avoir l'oeil ouvert sur la quantité de lait que donnent ses jeunes vaches.

Il n'en faudrait pas conclure que nous voulons affirmer qu'une vache, même médiocre, est une source de ruine. Non, car elle donnera par ailleurs, en bonifiant le champ sur lequel elle trouve sa nourriture. Produire plus de blé, voilà déjà un profit que le cultivateur retire de ses vaches. Et il faut ajouter au blé les sujets vendus pour la viande. De nos jours, ce n'est pas chose à dédaigner. Le prix des bestiaux est si élevé qu'il constitue une mine d'or pour le fermier.

En définitive, tout revient à ceci: Une bonne vache donne plus de profit qu'une mauvaise sous le rapport du lait. Elle est son égale sous tous les autres rapports. Il y a donc intérêt à sélectionner et à ne garder que les meilleurs sujets.

AGRICULTEUR.

NOTRE LANGAGE COMPARE AUX AUTRES

(Suite de la page 5)

pommes; y a même des pantes **(imbéciles)** qui s'en font. Mais, par exemple, on lippe du pinard **(on boit du vin)**. Seulement, tu sais, avec les Zeppelins, on est jamais boniface; y a pas moyen de roupiller **(dormir)** à la douce dans son plumard **(lit)** car on sait jamais si on se dépioncera **(réveillera)** pas Machabé **(cadavre)**, habillé de sapin **(dans un cercueil)**, ou le casaquin tout amoché.

Tiens, un reluit **(un jour)** vers nombril **(midi)** moins dix, il y avait un gonze **(individu)** qui se calandrinait avec sa gonzesse sur le boul'mich. Le gonze s'arrête devant un mastro **(une buvette)**, quand v'là un zeppelin qui s'anième, lache une marmite et t'y fait avaler le goujon **(le tue)**.

— Quel goujon?

— Ben, misère! Dans le jaspinage que vous jactez, vous-autres, c'est ce que vous appeler dévisser son billard, ou pour glousser vulgairement, mourir.

— Bonguienne! ce que c'est beau le "Parisian French". Mais entre nous, tu sais, Mike, pour ce qui en est de la comprenure, c'est quasiment aussi raboteux que le latin. Ca doit être ça qu'on appelle parler en termes. Comme ça, avaler le goujon ça veut dire avaler sa gaffe?

— Si.

— C'est clair que l'Académie française est pas d'accord avec l'Académie de Sainte-Rose-du-Dégelé, rapport que par chez nous, quand on veut dire "mourir", en tarmes, on dit voir l'ours.

— Tu vois bien que vous connaisez pas le français.

— Comment est-ce que tu dirais ça, en beau langage, toi: "Les pétaques pourrites pusent?"

— "Les compires bléchardes coupent la gueule à quinze pas."

— C'est un peu plus long.

— Mais c'est plus pur.

. . . .

— Ecoute, Baptiste, c'est peut-être ben savant la manière de l'Académie, comme dit ton ami Mike, mais c'est trop en tarmes pour nous-autres. J'aime autant parler l'iroquois de par chez-nous. C'est vrai que c'est peut-être moins fionné, mais, bonne Sainte Bénite, au moins on peut se comprendre.

— Attends un peu, laisse-moi finir; tu vas voir si je t'ai embrouillé mon ami Mike. Tu sais, Catherine, que Ladébauche est pas un habitant, vieux cimiquière! J'ai déjà été dans les vieux pays, moi aussi, et si j'ai pas fait au Moulin Rouge une cléricature aussi fionnée que ben des docteurs de la paroisse, ça veut pas dire, pour ça, que je m'suis pas offert quelques leçons de dictionnaire, tandis que j'avais les mains dedans, comme on dit. Mike savait pas ça, comme tu vas voir.

— Bah! que je lui fais, le "Parisian French" c'est pas malin, je connais ça, seulement, je m'en sers que le dimanche.

— Viens pas m'barber **(m'ennuyer)**, qu'il rentasse.

— Hein, qu'est-ce que tu jaspines de c'te goualante-là **(cette chanson-là)**? C'est-y parler du goulot?

Mais, bougez pas; en entendant ça, Mike a fait ni une ni deux, il s'est déguisé en cerf **(a pris la fuite)**, comme dirait monsieur Barrès.

. . . .

Si c'est ce "français de Paris" qu'on nous reproche, à nous, Canadiens, de ne pas parler, nous répondons: Dieu merci!

Etienne Blanchard, p.s.s.,
Eglise Saint-Jacques, Montréal.
—Le **Petit Canadien**, Montréal.

(1) Maladie de la vigne prise à tort pour un "individu", par M. le maire. S'écrit: oïdium.

En marge de l'affaire Malvy

Tous nos lecteurs se rappellent l'affaire Malvy, ses développements et sa conclusion, il y a quelques semaines, alors que M. Malvy ancien ministre de l'Intérieur, en France, fut condamné à cinq ans de bannissement, pour avoir communiqué avec l'ennemi et avoir laissé la propagande ennemie et défaitiste faire son oeuvre malsaine dans les casernes et parmi la population ouvrière.

Cette condamnation a été accueillie par la majorité des Français et des amis de la France avec satisfaction. Malvy, comme Caillaux, est un séide de la Franc-Maçonnerie internationale, sans Dieu ni Patrie. Or, des francs-maçons, on pouvait s'attendre à tout et surtout à voir étouffer un procès dont le résultat, en fin de compte, a été une humiliation pour la secte infâme.

On ne saura jamais de quelles menaces de toutes sortes, et de quel prodigieux déploiement de chantage ont usé les amis de Malvy et les prosélytes de la secte.

Ils ont réussi à faire tomber les accusations de trahison, ils ont presque annulé celles de communication avec l'ennemi, et ce n'est que par quatre voix de majorité que Malvy a été condamné au bannissement. Plusieurs sénateurs se sont abstenus d'assister pour n'avoir pas à se compromettre.

* * *

L'opinion française a donc été divisée sur la condamnation de l'ancien ministre de l'Intérieur.

M. Alfred Capus, de l'Académie Française, rédacteur en chef au "Figaro" est parmi les satisfaits et trouve que le "Sénat vient de rendre un arrêt qui est un grand acte et qui contient la leçon publique que l'opinion attendait de lui."

Comme nous le prouverons plus loin, les francs-maçons et les socialistes ont voulu assimiler la cause de Malvy avec celle de la classe ouvrière.

"Cet arrêt souverain, écrit M. Capus, proclame et fixe les devoirs d'un ministre en temps de guerre et montre les dangers courus par la patrie dans une période de lâcheté civique et de trahison où, sous prétexte d'union sacrée, toutes les facilités furent laissées à l'anarchie. En séparant nettement la classe ouvrière des repris de justice et des aventuriers qui rôdaient autour d'elle, le Sénat a rendu au prolétariat un service et un hommage.

"Un tel arrêt, rendu au lendemain des débats publics que tout le pays a suivis passionnément, a une force et une sincérité inattaquable. Quoiqu'on tente, il s'imposera à l'opinion et aux partis, car il n'est pas seulement la loi, il est encore la vérité morale et la vérité politique."

M. Talmeyr fait remarquer que le procès Malvy a mis aux prises non deux partis politiques, mais deux partis moraux. "Celui des hommes pour qui il y a toujours une morale, quelles que soient leurs opinions ou leurs convictions politiques, et celui des hommes qui n'en veulent plus ou qui en sont arrivés, d'émancipation en émancipation, à ne plus même comprendre qu'il y en ait encore une."

* * *

Les journalistes modérés que nous citons plus haut ont été entièrement satisfaits de la peine imposée par le Sénat à Malvy. D'autres, comme Léon Daudet et Charles Maurras n'ont pas trouvé la condamnation assez nette et suffisante.

"De toute façon, écrit Léon Daudet, dans l'"Action Française", il y a eu crime, cela n'est pas niable, et il faut que la visibilité du crime soit bien forte pour qu'une assemblée politique ait continué à l'envisager même sous un angle nouveau de sa juridiction, en dépit des formidables efforts faits pour l'intimider ou la dévier.

"Ainsi que j'ai déclaré à la Haute Cour, d'abord devant sa commission, puis en séance publique, de malheureux soldats, égarés par des excitations venues de Paris et venues de haut—rapport du général Pétain du 29 mai 1917 et déposition du lieutenant Bruyant — ont payé de leur vie la faute d'un grand criminel. Ce grand criminel est enfin châtié. Si timide que paraisse encore le châtiment, tous les bons Français en recueilleront la nouvelle avec joie!"

M. Charles Maurras, dans le même journal, trouve regrettable que Malvy n'ait pas été condamné à la prison. Il considère comme très dangereuse la présence de Malvy en pays neutre où il pourra conférer comme il le voudra avec les ennemis de la France et leur fournir tous les renseignements qu'il a puisés au ministère de l'Intérieur et au comité de guerre.

* * *

Enfin, les amis de M. Malvy, tous francs-maçons naturellement, ont protesté avec indignation, et souvent avec des cris de fureur. Plusieurs d'entre eux ont tenté de soulever les passions révolutionnaires que les socialistes ont su éveiller par leurs doctrines subversives, dans les milieux ouvriers.

M. Renaudel, dans l'"Humanité", menace presque d'une guerre civile:

"Le procès est dérisoire, puisque la montagne a accouché d'une souris.

"Il est scélérat, puisque les juges n'ont pas osé assumer leur pleine responsabilité et ont recouru à un subterfuge juridique pour prononcer leur condamnation.

"Ce procès n'est pas terminé, quoi qu'on en pense. Il se plaidera définitivement devant le suffrage universel."

"La classe ouvrière française, qui travaille et qui se bat pour la France et pour la république, acceptera ce défi."

M. Gustave Hervé, dans la "Guerre Sociale" enrage de fureur, parce qu'il voit dans la condamnation de Malvy une défaite républicaine:

"C'est un magistral soufflet, écrit-il, pour les quatre présidents du Conseil, Viviani, Briand, Ribot et Painlevé, qui ne se sont pas aperçus que leur ministre de l'Intérieur trahissait ainsi les intérêts de la France, pour la Chambre et le Sénat qui, jusqu'à la dernière minute, pendant trois longues années, ont approuvé la politique générale des quatre cabinets qui ont laissé leur ministre de l'Intérieur faire cette plotique criminelle. C'est un soufflet pour le régime parlementaire, pour le régime républicain tout entier."

Un coup d'oeil jeté sur ces si-

(Suite à la page 8)

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 10 septembre

No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.78
AVOINE	
2 C. W., déchargé	$ .86⅛
Fourrage. Extra No 1	.82⅛
Fourrage 1	.79⅝
Fourrage 2	.76⅛
ORGE	
No 2 C. W.	$1.07
Fourrage	1.05
LIN	
No 1 C. W., déchargé	$4.10
SEIGLE	
C. W.	$1.70

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

RETAIL

"Steers."—	
Excellent	$14.00 à $15.00
Choix, 'feeders'	$8.00 à $8.50
Bons	$10.00 à $12.00
"Bulls".—	
Excellents	$7.00 à $7.50
Bon	$6.50 à $7.00
"Oxen".—	
Excellents	$8.50 à $9.50
Bons	$4.50 à $5.50
Ordinaires	$5.00 à $6.25
Vaches.—	
Excellents	$8.50 à $9.00
Bons	$6.50 à $7.50
"Canners"	$4.00 à $5.00
Taures.—	
Excellents	$10.00 à $10.50
De choix. 'Stockers'	$6.75 à $7.75
Bonnes	$7.00 à $8.00
Cochons.—	
Choix	$20.00
Légers (110 et moins). Prix	$15.00
Lourds. Choix	$17.00
Truies	$14.00 à $16.00
Moutons.—	
Agneaux	$16.00 à $17.00
Moutons	$13.00 à $15.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—	
Du marchand de gros au détailleur à Winnipeg	
Frais pondus	$ .43
Frais	.40
Beurre.—	
Crêmerie	$ .43
De ferme	.40
Prix au producteur:—	
De ferme	.38
Crêmerie	.40
Viandes—	
Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon. Flanc	.42
Volailles—	
Poulet	.35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$4.70

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 liv.	$5.17
Five Roses. 2 de 49 liv.	5.22
Five Roses, 4 de 24 liv.	5.37
Purity. Sac de 98 liv.	5.17
Purity. 2 de 49 livres	5.22½
Purity. 4 de 24 livres	5.37½
Royal Household. 98 liv.	5.17½
Royal Household. 2 de 49.	5.23
Royal Household. 4 de 24.	5.38

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra ... $9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$26
"Timothy" No 2	$25
"Red Top" No 1	$24
"Red Top" No 2	$23
No 2 Upland	$22
No 2 Midland	$20
Paille	$ 8

LA GUERRE

Le nord de la France sera bientôt délivré

New-York, 5. — Les Allemands ont commencé une retraite à partir de la rivière Vesle, entre Soissons et Rheims. Le général Mangin a avancé sa ligne à la lisière du plateau de Vauxère à Baslieux jusqu'à une position au nord dominant l'Aisne et le Chemin des Dames.

Des patrouilles américaines confirment le rapport que l'ennemi a fui avec ses magasins et ses approvisionnements et que d'autres places ont été capturées dans ce secteur après des batailles d'arrière-garde.

Une grande retraite allemande

La retraite allemande continue partout ailleurs depuis Reigs jusqu'à Ypres. De grandes victoires ont été remportées par les Français qui s'avancent dans la direction de Ham après avoir capturé Guiscard.

L'armée du général Humbert, après avoir brisé la forte résistance de l'ennemi, a rompu la ligne allemande et elle s'est avancée dans ce secteur sur une distance de quatre à sept milles, depuis le Mont St-Siméon jusqu'au Canal du Nord.

Autres grandes victoires françaises

Avec l'armée française en France, 5. — Après la série de victoires anglaises en Flandres et à Lens, les Français font d'importantes captures sur le front sud, et les chemins Noyon-Guiscart et Noyon-Chaulny sont témoins de grandes victoires, sans compter que du mont St-Siméon au canal du Nord les Français ont avancé de quatre à sept milles.

Babeuf dans la région de Mondescourt est tombé entre nos mains. D'après le témoignage des prisonniers capturés les officiers allemands auraient reçu l'ordre de reculer jusqu'à Béthincourt, au nord-est de Chaulny. Bientôt la ligne Berlancourt-Ham-Sancourt sera libre, car les ennemis se retirent toujours; néanmoins leur retraite n'est pas encore assez vive pour empêcher les Français de les harceler sans cesse et de leur faire des dommages considérables.

Nouveaux villages délivrés

Le général Humbert a brisé la ligne ennemie en plusieurs endroits et son avance varie de quatre à sept milles en profondeur et cela malgré la résistance acharnée que lui présenta partout l'ennemi. La première armée s'est emparé de Libermont, de Fréniche et de Fretoy-le-Château ainsi que de la ferme Bisa.

* * *

Une avance dans les Flandres

Londres, 5. — Des progrès marqués s'opèrent dans les Flandres où les Anglais se sont emparés de Ploegsteert, ainsi que de la colline 63, au sud-ouest de Messine. Sur le Lys, le nouveau front s'étend maintenant sur la ligne suivante: Voormezeele, Wulverghem, Ploegstreert, Nieppe, Laventie et Givenchy.

Contre-attaques repoussées

Hier, tard, dans la journée, les Français ont repoussé deux violentes contre-attaques au sud du Mont-des-Tombes et à l'est de Leuilly. La Vesle vient encore d'être traversée entre Venteaux et Jonchery.

* * *

Les Anglais font des prisonniers

Londres, 5. — Dans leur dernière avance, hier et avant-hier, les Anglais ont capturé au-delà de 16,000 prisonniers et pris plus de 100 canons dans quatre jours.

Halte importante des Anglais

La concentration des troupes allemandes sur un front étendu devant Cambrai a ralenti quelque peu l'avance anglaise dans cette région, bien que des progrès se font continuellement. L'artillerie allemande a augmenté son feu contre les positions anglaises sur tout le front. Ici, les Allemands ont l'avantage de la défense naturelle formée par le Canal du Nord et la ligne Hindenburg, que les Anglais ont percé en plusieurs endroits. De plus, les fatigues d'une longue offensive ont obligé les Anglais à faire une halte temporaire afin de permettre à leurs troupiers de se reposer.

Laon et La Fère menacés

Pendant que la situation dans le nord prouve que les Alliés sont en train de chasser les ennemis de ce territoire et s'approchent graduellement de Lille, Armentières et Cambrai, les troupes franco-américaines, sur le front de sud, sont devenus une véritable menace pour l'occupation allemande du territoire au nord de l'Aisne. Les troupes du général Mangin s'approchent du Chemin des Dames et les forces allemandes qui font face aux Américains sur la droite n'ont plus que quelques moyens de défense avant d'être obligés de se retirer derrière la fameuse ligne Hindenburg.

Laon et La Fère se trouvent devant les armées du général Mangin, et ces positions sont des plus critiques pour l'armée allemande. Avec Laon et La Fère aux mains françaises et une extension générale des lignes alliées au nord de Saint-Quentin, Cambrai et Lille, le plan allemand de l'occupation du nord de la France serait entièrement détruit.

* * *

Une autre reculade certaine

Paris, 5. — Nous pouvons espérer que l'ennemi reculera aux environs de Chauny, de Jussy, de La Fère et probablement de Ham. Le doute n'est certainement plus possible en tout cas aux environs de Saint-Quentin. Les Allemands reculent maintenant sur toute la ligne et des feux se multiplient partout derrière leurs lignes.

* * *

La position allemande est critique

Londres, 5. — Tous les importants succès que remportent les Anglais ne sont pas sans surprendre un peu tout le monde, si l'on pense surtout aux avances considérables qu'ils ont faites les jours précédents. La fatigue de nos troupes les empêchera cependant de poursuivre leur victoire pendant quelques jours.

L'attention aujourd'hui se porte sur les Américains qui, en coopération avec les Français, font des prodiges sur leur front de Noyon, de Soissons et de la Vesle. Ils sont actuellement sur les hauteurs du plateau de Soissons d'où ils peuvent voir tout ce qui se passe aux environs en particulier du Chemin-des-Dames d'où l'ennemi se retire.

De nombreux incendies tout le long de la ligne d'attaque illuminent le champ de bataille en particulier dans les environs de la Vesle. Sur l'Aisne des ponts ont été construits à toutes les 500 verges afin de permettre aux Allemands de se retirer plus vite.

La position ennemie est de plus en plus critique.

L'ennemi détruit les ponts

Londres, 6. — Les Anglais et les Français sont actuellement à quatre milles à l'est de Ham et ils avancent toujours dans la direction de cette ville.

Les troupes anglaises se sont emparés aujourd'hui, de Neuve-Chapelle et de Bussy, et elles ont traversé le Canal du Nord sur tout le front, excepté à Havrincourt, au nord de la Scarpe. Entre la Somme et l'Oise, les Français ont pris Blockhalais, connu sous le nom de massif d'Outrecourt. Ils approchent, s'ils ne sont pas encore rendus, de la ligne Hindenburg près de la forêt de Saint-Gobain.

* * *

Trouée dans les lignes boches

Londres, 6. — Au sud de Péronne les Anglais ont capturé St-Christ-Briest et Le Mesnil-Bruntel; dans les Flandres, ils sont actuellement dans les lignes allemandes, près de Neuve-Chapelle, et ils sont dans leurs anciennes lignes dans le secteur de Fauquissart.

Au nord de Péronne, ils ont capturé une série de villages dont voici les noms: Bussu, Temple-la-Fosse, Nurlu et Equanecourt.

On annonce également la prise d'Athies, de Mons-en-Chaussée, ainsi que celle du village de Doingt.

* * *

Véritable déroute en plusieurs endroits

New-York, 6. — Sous la vigoureuse pression des troupes du général Mangin, la résistance des troupes allemandes est complètement brisée sur l'Aisne et la Vesle. Un peu partout les Allemands se retirent non pas en ordre, car, en plusieurs endroits c'est une véritable fuite.

Au nord-est de Soissons, les soldats du général Humbert ont traversé l'Aisne et par la prise de Goucy-le-Château ils ont une continuelle menace pour les lignes allemandes du Chemin-des-Dames. Sur la Somme ils ont avancé sur un large front de deux à cinq milles vers Ham dont on atend la chute d'une heure à l'autre. De la ville de Ham partent plusieurs chemins principaux qui conduisent à La Fère et à Saint-Quentin et les Allemands retraitent actuellement par ces voies.

Les Allemands se défendent avec acharnement

L'arrière-garde allemande essaya de résister près de Péronne, ainsi que dans les environs de Neuville-Bourjouval, mais toutes les contre-attaques ennemies furent repoussées avec d'énormes pertes. Entre Givenchy et Neuve-Chapelle les Anglais ont regagné tout le terrain qui leur avait été enlevé par les Allemands au mois d'avril dernier. Au sud de la Lys, les Anglais ont maintenant poussé leurs lignes jusqu'aux environs de Nieppe et de Wulverghem.

L'ennemi détruit les ponts

Entre Chauny et la Fère, les Allemands détruisent tous les ponts qu'ils avaient bâtis, ce qui signifie qu'ils n'ont pas l'intention de séjourner bien longtemps dans ces parages. Les deux armées américaines et françaises sont maintenant près de la forêt de St-Gobain, où était leur ancienne ligne de bataille. Il est probable que les Allemands ont fortifié encore ce point de terrain et que nos armées auront à lutter très fort en cet endroit.

En Lorraine, les Américains se sont fait bombarder dans leur position de Frapelle; il n'y eut pas d'attaque d'infanterie cependant et tout se borna à une activité d'artillerie qui ne fit pas grand mal.

Entre Condé et Vieil-Arcy les troupes françaises et américaines ont traversé l'Aisne sur un front de huit milles. Les Américains ont occupé les villes de Dhuizel et de Barbonval, sans presque combattre.

* * *

Avance victorieuse vers Abbécourt

Paris, 6. — Au nord de l'Ailette, les Français ont atteint les faubourgs de Sinceny et le plateau nord de Landricourt. Au sud ils ont avancés jusqu'à Vauxaillon. Près de Péronne ils ont traversé la Somme dans la région d'Epénancourt. Près de Ham les villages de Le Plessis-Patte-d'Oie et de Berlancourt ont été prises et les troupes victorieuses continuent leur marche vers Guivry, Caillouel-Crepigly et Abbecourt.

Les Américains capturent Glemies

Les troupes américaines sur la Vesle ont capturé le village de Glémies, au sud-est de Revillon, et elles sont maintenant près de Villers-en-Prayères, sur l'Aisne.

Nouvelles forces américaines à l'attaque

New-York, 7. — Les Allemands sur tout le front du centre, devant Cambrai en particulier, sont revenus à leur ancienne ligne de tranchées. Les villes de Cambrai, St-Quentin, Laon et La Fère sont sous le feu des canons français.

Sur le front de l'Aisne il est probable que les Américains vont parvenir à chasser les Allemands du Chemin-des-Dames, car, avec les Français, ils dominent maintenant les positions ennemies. Ils pourront avant longtemps les en déloger, car ils ont l'avantage du nombre et celui du terrain.

St-Quentin, La Fère et Laon en danger

L'avance des Français et des Anglais place les Allemands qui sont dans les villes de St-Quentin et de La Fère dans une dangereuse situation, et elle les oblige à se faire une nouvelle ligne de défense derrière la présente ligne Hindenburg. Il n'est pas improbable que les Français vont maintenant l'attaquer à partir de la ville de Reims et prendre ainsi les ennemis par trois côtés à la fois.

Maintenant que les Français tiennent la ligne de Ham, il leur est facile de transporter leurs troupes et de faire déguerpir les Allemands avec plus de rapidité. Au sud de Péronne les Anglais ont avancé de sept milles et ils ont maintenant près de Monchy-Lagache, Pincourt et Vraignes.

Dans leur avance de la nuit dernière, au nord-est et au sud-est de Péronne, les troupes anglaises ont capturé Hancourt, Sorel-le-grand et Metz-en-Coûture.

Des forces américaines nouvelles viennent d'arriver sur le front avec des vivres, des munitions et des pièces d'artillerie nouvelles.

* * *

Tergnier, à trois milles de La Fère, capturé

Londres, 7. — Les Français sur tout le front continuent d'avancer, malgré la résistance ennemie, et les objectifs sont circonscrits de part et d'autre. A la dernière heure on annonce que Tergnier, qui n'est qu'à trois milles de La Fère, vient d'être capturée. Cette ville est un centre de chemin de fer d'où les lignes partent pour Saint-Quentin, Ham et La Fère.

Les Français sur la ligne Hindenburg

Sur tous les champs de bataille témoins des victoires anglaises on a remis un peu les choses à l'ordre durant les dernières 24 heures. Il y eut de fréquents engagements sur tout le long du front, en particulier à St-Christ-Briest et Doingt Villages qui sont actuellement entre les mains des Anglais. Il en fut de même à Moeuvres et sur le Canal-du-Nord où les Anglais essaient de traverser.

Les Français sont maintenant tout près de Tergnier, à l'est de Chauny. Hier après-midi ils ont atteint Petit Barisis, à l'est de la forêt de Coucy et sur le front de la ligne Hindenburg.

La ville de Fresnes serait prise

Des rapports non officiels disent que les Français sont rendus dans la ville de Fresnes, qui est à quelques milles de la forêt de St-Gobain, et au sud-est de Chauny.

* * *

Les Alliés talonnent l'ennemi

Londres, 7. — Les troupes françaises ont capturé Tergnier, 3 milles à l'ouest de La Fère.

Elles ont avancé sur un front de 20 milles et une profondeur moyenne de 2 milles, et à quelques endroits sur une profondeur de 4 milles. Elles ont occupé Tergnier sans résistance.

Elles ont atteint aussi la forêt de Coucy et sont sur une grande étendue de terrain entièrement nouveau.

La progression des Anglais sur pratiquement tout le front de bataille, du bois d'Havrincourt à l'Aisne, s'est continuée ce matin, avec une plus grande rapidité qu'on ne s'y attendait. La ligne anglaise commençant au bois d'Havrincourt dont les Tommies occupent pratiquement la moitié, passe par Metz-en-Couture et Fins, puis par Lieramont, Longavnes, Tincourt-Bouely, Hancourt et Tertry, jusqu'à Lanchy où elle se joint à la ligne française.

La ligne française va maintenant jusqu'à Aubigny, Dury, Ollezy, au sud de Frières-Faillouel, et Tergnier. Puis, elle passe à l'ouest d'Amigny, par le Petit Barisis, par Bassoles-Aulers, à l'ouest du Mont-des-Singes, par le moulin de Laffaux, et à l'ouest de Sancy jusqu'à Celles, où la ligne se joint à l'ancien front.

* * *

Plusieurs villages capturés

Paris, 7. — Bulletin officiel d'aujourd'hui:

Entre la Somme et l'Oise, les troupes françaises ont continué à progresser pendant toute la nuit, surmontant une résistance locale et refoulant les arrière-gardes ennemies.

Avançant de chaque côté de la Some, les Français ont occupé Pithon, Sommiette-Eaucourt Dury et Ollezy. Plus au sud, les Français occupent Gugny et ont atteint la lisière occidentale du bois de Genlis.

Au nord de l'Oise, les troupes françaises sont à Tergnier. Elles ont progressé à l'est de ce village, jusqu'au chemin de fer et au canal. Au nord de l'Ailette, la forêt basse de Coucy est entièrement en notre possession, ainsi que Barisis que nous avons capturé dans de violents combats, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi.

Au nord de Quincy-Bas, les Français ont dépassé les villages d'Aulers et de Bassoles-Auters. Au sud de l'Ailette, Nanteuil-le-Fossé, Condé-Fort et Condé-sur-Aisne sont nôtres.

Pas de changement au nord de la Vesle.

* * *

Les Anglais progressent

Londres 7. — Les troupes anglaises, avançant, hier soir, sur le front au sudest et au nordest de Péronne, ont capturé les villages de Hancourt, Sorel-le-Grand et Metz-en-Couture, dit le rapport officiel d'aujourd'hui.

Des engagements ont eu lieu vers l'aile gauche des positions allemandes, le long du canal du Nord, d'Havrincourt, au nord. Les Anglais ont pénétré dans la partie occidentale du bois d'Havrincourt, faisant des prisonniers au cours de la progression.

Dans les Flandres, les Tommies avancent vers Messines, près de l'extrémité méridionale de la hauteur de ce nom. Au nord du canal de La Bassée, sur le front des Flandres, leurs patrouilles ont gagné du terrain dans les positions ennemies, dans la région de Cauteleux et Violanes.

* * *

Mangin atteint la ligne Hindenburg

Avec l'armée française, 7. — Les troupes du général Mangin ont atteint la ligne Hindenburg, à plusieurs points durant les combats d'hier. Elles ont capturé Laffaux et Petit Barisis et ont avancé dans le voisinage de Vauxaillon, tout en étendant leurs positions sur l'Aisne, jusqu'à Saint-Mard. Le tir de l'ennemi est devenu plus intense au fur et à mesure que les Poilus ont progressé, et la résistance de l'infanterie allemande s'est raffermie.

Les adversaires étaient face à face, hier après-midi, dans les environs de Quincy-Basse, dans les mêmes positions qu'ils ont occupées respectivement pendant environ un an, avant la ruée allemande du printemps dernier.

L'ennemi occupe de fortes positions naturelles qu'il a renforcées par tous les moyens révélés par l'expérience de la guerre.

Au sud de l'Aisne, à St-Mard, hier après-midi, les Français approchaient du point de jonction de la rivière et du canal Aisne-Oise. Il semble que cette ligne est celle que l'ennemi a choisie pour résister, dans cette région.

* * *

Les victoires canadiennes

Avec les troupes canadiennes, 7. — Hier, notre infanterie a balayé l'espace compris entre le sud de la rivière Sensee et l'ouest du Canal-du-Nord. L'enemi a fait subir à nos lignes un bombardement nourri venant du nord et de l'est, mais l'ennemi semble avoir retiré ses canons de notre front immédiat. Cependant l'ennemi est encore en possession des bords est du canal, qui, avec leurs collines en pentes douces, fortement boisées, rendent cette position très forte.

Les prisonniers pris par nos troupes se montent à 9,131 à Amiens et 11,242 ici, y compris 262 officiers, ce qui fait un total de 20,373 prisonniers. Au front d'Arras l'avance a été de 12 1-4 milles, et l'avance d'Amiens a été de 15 milles.

Les Canadiens ont repris cinquante-six milles carrés, mais depuis lundi matin nous avons pris un nombre considérable de canons allemands, de petit et de gros calibre. Nous n'avons pas pris autant de pièces d'artillerie qu'ils l'ont fait au front sud, parce que nous avons attaqué les Allemands, alors qu'ils étaient sur la défensive, tandis qu'au sud l'ennemi était en grande offensive et avait placé tous ses canons à l'avant.

Ces chiffres ne comprenent pas les milliers d'ennemis morts laissés sur le champ de bataille, et ne tiennent pas compte des pertes que nous avons fait subir aux 31 divisions allemandes. Bref, nos pertes sont minimes, comparées aux pertes des ennemies.

* * *

Une proclamation de Von Hindenburg

Copenhague, 7. — Le maréchal von Hindenburg, d'après une dépêche de Berlin, a publié une proclamation adressée au peuple allemand, dans laquelle il déclare que les ennemis à côté de leur offensive armée, font une offensive de presse et répandent des imprimés contnant de "folles rumeurs", en Suisse, en Hollande et au Danemark, et de ces pays, ces nouvelles sont répandues à travers toute l'Allemagne.

Le maréchal avertit les Allemands de ne pas s'occuper de ces chiffons de papier que l'ennemi fait circuler à travers l'Allemagne pour semer la discorde entre les Allemands, et entre les Allemands et ses alliés.

* * *

La force de l'Allemagne

La retraite allemande actuelle, qui fut causée par la seconde victoire de la Marne, se continue, et il est pour ainsi dire certain que les Allemands la font avec intention, car ils reposent ainsi leurs troupes et ils en renvoient plusieurs afin de reprendre des forces et de s'entraîner pour de nouvelles offensives.

Il est d'abord certain que le parti militaire allemand qui tient toujours toute la politique entre ses mains ne s'avouera pas vaincu avant d'avoir fait tous ses efforts pour s'en tirer le mieux possible. Il va donc essayer de reconstituer une nouvelle armée d'offensive afin de résister le plus longtemps possible et de conserver une partie de la France et de la Belgique comme gage pour le traité de paix.

Plus de 1,100,000 soldats de pertes

D'autre part il est indubitable que les Allemands ont perdu beaucoup d'hommes, mais s'ils sont arrêtés ils ne sont pas vaincus. Des calculs que nous pouvons croire avec raison exacts, nous montrent que l'ennemi a perdu depuis le 21 mars au-delà de 1,100,000 hommes. Sur ce nombre un demi million fut tué, et l'autre blessé ou fait prisonnier.

On voit par là que les forces allemandes ne sont pas complètement épuisées. Sans doute que les Allemands sont bien affaiblis, parce qu'ils ont réduit leurs bataillons de quatre à trois compagnies, ils ont séparé les quarante régiments qu'ils tenaient toujours prêts à l'attaque, mais on doit penser que la majeure partie des blessés reviendront au front avant longtemps et que les 400,000 jeunes gens de la classe 1920 sont une force nouvelle ajoutée à celle qu'ils ont déjà.

Les forces américaines seulement excèderont celles des Allemands au printemps prochain, mais personne ne peut prévoir ce qui peut arriver, car on s'attend à ce que Ludendorff en profite avant longtemps pour frapper un grand coup.

PRIERE SUPPRIMEE

Le roi du Hedjaz, Al Hussem ben Ali, avait publié l'avis suivant:

"Nous déclarons au reste des musulmans de nationalité turque, notamment à l'armée et à ses généraux, que s'ils ne se soulèvent pas pour renverser le gouvernement néfaste des Touraniens, le dernier espoir que nous gardions de voir refleurir l'Islam dans cet empire tombera, et le premier acte public qui témoignera notre rupture religieuse sera de supprimer la mention faite du nom du sultan dans la prière du vendredi, tradition que nous avons voulu conserver jusqu'à aujourd'hui par égard pour les services rendus par ses prédécesseurs et dans l'espoir de voir arriver la fin du gouvernement touranien. A Dieu seul appartient l'autorité!"

Le délai accordé étant expiré et aucune velléité d'affranchissement ne s'étant produite, le gouvernement hachiniste a donné l'ordre de supprimer l'invocation rituelle en faveur du sultan de Turquie dans toutes les mosquées du royaume du Hedjaz, ordre qui est publié par le journal officiel de la Mecque: "Al Kiblat".

LES MOUCHES ET LA TYPHOIDE

Les plus grandes autorités médicales s'accordent à reconnaître que la mouche de maison est une continuelle source de danger à la santé humaine.

Les mouches sont la cause de la typhoïde et de maintes autres maladies parce qu'elles se nourrissent d'aliments en décomposition. Tenez tous les aliments hors de la portée des mouches et commencez à les combattre de bonne heure.

Empoisonnez-les, assommez-les, trappez-les; souvenez-vous que vous avez vis-à-vis de votre famille le devoir de la protéger des attaques et ravages de ce mortel insecte. Quiconque s'arrête un moment à penser de quelle pourriture se nourrissent les mouches ne peut vivre en paix quand il les voit se poser sur ses aliments.

Il y a assez de maux que nous ne pouvons prévenir. Mais on peut facilement prévenir les maladies causées par les mouches: tout simplement en les exterminant. Commencez immédiatement ce bon travail; faites votre part de guerre aux mouches.

SOLSGIRTH

Mlle R. St-Pierre, après une visite de deux semaines ici, est retournée à Winnipeg.

DE LA LECTURE POUR NOS SOLDATS

Tous les gens qui reçoivent à leur foyer des journaux français, tels que le "Devoir", le "Droit", la "Liberté", le "Manitoba" et autres, sont priés de les conserver et de les faire parvenir à la Maison Provinciale des Soeurs Grises, Saint-Boniface.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A vendre.—Village de Notre-Dame de Lourdes, Man., deux et un tiers acres de terre avec maison de 18x22 pieds, cuisine de 10x12, remise de 10x18 pieds. Pour plus amples informations, s'adresser à **Jean-Pierre Fouillen, Notre-Dame de Lourdes, Man.**

Demande à louer.—Homme marié, 15 ans d'expérience dans la culture, désire bonne demie-section à louer. Ecrire en donnant les détails nécessaires, à **Casier postal 36, LaFlèche, Sask.**

On demande une servante. S'adresser à **Mme H. Béliveau, 187 rue Dumoulin, Saint-Boniface.**

On demande une institutrice avec diplôme de deuxième classe, Canadienne-française. Salaire: $75 par mois. Commencera le plus tôt possible. S'adresser à **Eva Cayer, Cayer, Man. District scolaire de Précourt, No 1634.**

A vendre.—Un tracteur de 18x35 H. P. à gasoline et à l'huile, ainsi qu'un moulin à battre et une charrue à 6 oreilles pour chaume, et 6 oreilles à casser avec 12 pointes extras. Prix: $2,500. S'adresser à **M. Jos.-A. Cormier, La Salle, Man.**

SAINT-BONIFACE

L'hon. Docteur Béland, ancien ministre des postes et prisonnier des Allemands pour une période de 3 ans, a été l'hôte de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface, lundi dernier. Il a rendu visite à Sa Grandeur Mgr Béliveau, au Dr Lachance et au R. P. Normandin, O.M.I., curé de la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg. Les officiers de la Société Saint-Jean-Baptiste lui ont fait visiter rapidement SaintBoniface et Winnipeg.

* * *

M. Joseph Brassard, de Québec, de l'Intercolonial, accompagné de son fils, étaient de passage, ces jours derniers, en notre ville, les hôtes de M. Ernest Gagnon.

* * *

Mme Valade, d'Ottawa, soeur de M. l'avocat Royal, est retournée dans la capitale lundi dernier.

* * *

M. Rodolphe Pépin, organiste à la cathédrale, est de retour de son service militaire dans l'Est.

* * *

M. Langlois, de Montréal, jeune virtuose, accompagnait M. Pépin à son retour à Saint-Boniface. Il a l'intention de demeurer parmi nous.

Nous lui souhaitons une cordiale bienvenue.

* * *

M. E.-F. Valiquet, ingénieur-mécanicien en chef de l'aqueduc de Montréal, accompagné de Madame et Mlle Valiquet, était de passage à Saint-Boniface, ces jours derniers, l'hôte de M. Camille Dussault.

* * *

Le Collège de Saint-Boniface a enregistré jusqu'à ce jour quelque 200 élèves. On s'attend à l'arrivée d'un assez grand nombre d'élèves, les travaux de récolte une fois terminés.

* * *

Par un vote de 5 contre 4, la motion Taylor démettant M. J.-B. Côté de ses fonctions a été rappelée, hier soir, à l'assemblée du conseil. L'échevin Leck était absent et l'échevin Kenny a voté autre que la première fois.

* * *

Le pavage de la rue Marion aux cours à bestiaux a été commencé par la compagnie Cusson Lumber, qui en a obtenu le contrat.

* * *

Baptêmes

Le 9 août. — Marie-Alice, fille de Napoléon Goudreau et de H. St-Laurent.

Le 14 août. — Marie-Louise-Eugénie, fille de Victor-Emile Muller et de Maria-Philomène Dumaine.

Le 18 août. — Joseph-Gustave-Augustin, fils de J.-A.-A. Charette et de M.-S. Saint-Cyr.

Le 21 août. — Marie-Joséphine, fille de Ulric Lambert et de D. Buron.

Le 25 août. — Joseph-Henri-Arthur, fils de Henri-L. Morin et de R. Langlois.

Le 1er septembre. — Marie-Alice-Eva, fille de Georges Martel et d'Albertine Guilbault.

* * *

Sépultures

Le 10 août. — Joseph-Léon-Jean-Alphonse, fils de Joseph Sicard et de Elisa Bourrier, décédé à l'âge de huit mois.

Le 11 août. — René, fils de Ulric Rougeau, décédé à l'âge d'un mois et demi.

Le 12 août. — Edmond Frobisher, époux d'Adéline Pilon, tué accidentellement le 9 courant, à l'âge de 25 ans, 2 mois et 15 jours.

—Le 31 août. — Emilie Gaudry, épouse de Pierre-St-Germain, décédée à l'Hospice d'Youville, à l'âge de 69 ans et 9 mois.

* * *

Manque d'appétit. "Pendant tout l'hiver dernier je ne me sentais pas bien," écrit M. Jake Goetz de Tule Lake, Oreg., "je manquais d'appétit et j'étais constipé. Après avoir pris quelques bouteilles de Novoro du Dr Pierre je me sens beaucoup mieux." Ce populaire remède-herbeux aide à la digestion et règle les fonctions intestinales. Pour de plus amples informations, écrire au Dr Peter Fahrney ans Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

CLUB DE TENNIS

Ceux qui ont bravé les intempéries de la saison, dimanche dernier, ont assisté à une très brillante joute de tennis: Liestikow-Holmes vs Bennett-Wright. Les premiers remportèrent la victoire en deux manches très contestées, le résultat étant 12—10 et 8—6.

Comme le résultat le démontre, cette rencontre fut une des plus longues qui se soit jamais décidée en deux manches. Les "smash" épouvantables de Bennett n'ont pas réussi à forcer la colonne solide Liestikow-Holmes, qui trouvaient toujours leur objectif sur les lignes de côté par des "cross-courts" bien placés.

Un fait très regrettable à noter, c'est qu'à l'instant où ces robustes vétérans se disputaient une nouvelle victoire, le seul qui ait réussit à se montrer leur supérieur au Canada était conduit à sa dernière demeure. Le Lieutenant Gustave Touchard est mort à Toronto samedi dernier, et tous ceux qui l'ont rencontré lors du dernier tournoi n'en font que des éloges.

M. Bennett, président de la Winnipeg Lawn Tennis Association, apprécie l'intérêt que le public de Saint-Boniface porte au beau sport de tennis, et comme le temps était très défavorable, dimanche dernier, et que plusieurs personnes n'ont pu assister à la Fête Champêtre de notre club, il a offert de revenir dimanche prochain avec une équipe de première force.

Le public est de nouveau invité à assister à cette joute qui sera sans doute des plus intéressantes. La foule sera donc nombreuse, dimanche prochain, si le temps le permet.

FEU M. Z. MAGNAN

Dimanche soir, après une longue maladie, à Sainte-Anne des Chênes, un des pionniers du Manitoba, M. Zéphirin Magnan, rendait son âme à Dieu. Né à Berthier, Québec, il était âgé de 77 ans. Il avait épousé Mlle Marie Giroux, soeur de feu M. l'abbé Giroux, ancien curé de Sainte-Anne des Chênes.

M. Magnan vivait à Sainte-Anne des Chênes depuis trente ans. D'une belle famille de 12 enfants survivent pour pleurer sa perte: le R. P. Josaphat Magnan, O.M.I., supérieur du Juniorat de Saint-Boniface, Raymond, Désiré, Rémi; deux Soeurs Grises, Soeurs Magnan et Giroux; Mmes Octave et Oscar Mousseau, Philippe Périn et Joseph Choquette.

Les funérailles auront lieu demain à Sainte-Anne des Chênes.

A la famille Magnan si profondément atteinte par la mort de M. Zéphirin Magnan, la **Liberté** offre ses plus sincères sympathies.

THE T. EATON Co LIMITED
WINNIPEG — CANADA

SECRETAIRE DE LA MUNICIPALITE DE SAINT-VITAL

M. Poulain, ancien inspecteur des écoles, a été nommé secrétaire-trésorier de la municipalité de Saint-Vital. Il succède à M. F. Desourdis, qui a quitté Saint-Boniface pour aller demeurer sur la côte du Pacifique.

EN VISITE

M. Dumont, de Lewiston, Maine, qui était en promenade à Saint-Boniface, chez son fils, M. Elzébert Dupont, rue Saint-Jean-Baptiste, est retourné chez lui ces jours derniers.

A NOS ABONNES

C'est à ceux de la campagne que nous nous adressons, — sans toutefois défendre à ceux de la ville de nous entendre. Veuillez jeter un coup d'oeil sur la petite bande jaune qui orne le coin de votre journal. Elle vous indiquera où vous en êtes avec notre administration. Si elle porte 2-18, cela veut dire que votre abonnement est en retard depuis février dernier; si elle porte 9-18, cela signifie que votre abonnement échoit ce mois-ci; si elle porte 9-19, cela signifie que votre abonnement est payé pour un an. Nous avouons que nous préférerions voir toutes ces petites bandes jaunes porter 9-19.

La guerre fait la vie peu agréable aux journaux. Il est de toute première importance pour eux d'obtenir la rentrée des abonnements avec le moins de déboursements possibles.

C'est le temps de la moisson. Elle est belle et gonflera le gousset de nos abonnés de la campagne. Nous les prions de ne point oublier la petite bande joune et de se mettre en règle aussitôt que possible.

NOS TROIS QUALITES

Perfection, pureté et bon goût sont les trois qualités qui font de l'Elixir Américain de Vin Amer de Triner le remède par excellence contre tous les maux d'estomac et particulièrement contre la constipation, l'indigestion, les maux de tête, la migraine, les gaz, la nervosité, l'insomnie, débilité générale, etc. Quand vous achetez un remède pour l'estomac, vous devriez insister pour en obtenir un de bonne qualité. Demandez donc toujours l'Elixir Américain de Vin Amer de Triner car il vaut surtout par sa bonne qualité. Chez les pharmaciens: $1.50. Dans les cas de rhumatisme, de neuralgie, de lumbago, de foulures, de contusions, etc., ne faites pas d'expériences et demandez immédiatement à votre pharmacien le liniment de Triner. Vous ne pouvez rien obtenir de mieux. Prix: 70 sous. Joseph Triner, 1333—1343 S. Ashland Ave, Chicago, Ill.

CHARBON DE MAIS

De **Oui**:

On avait cru jusqu'ici que le maïs nous était fourni par la nature aux fins de nous nourrir. Mais les hommes, qui sont malins, viennent de faire une découverte extrêmement utile. Le maïs peut être employé comme combustible.

On signale, en effet, de la République Argentine, que les Compagnies de chemins de fer, trouvant le charbon trop cher, ont songé à le remplacer par le maïs. Elles ont bourré de maïs les chaudières des locomotives. Et les résultats, paraît-il, ont été "satisfaisants".

"Il est probable, lisons-nous, que si les prix du maïs venaient à tomber plus bas, les Compagnies en feraient des achats considérables pour cet usage."

Le malheur est que si le prix du charbon venait à baisser en Europe, les meuniers ne pourraient en acheter pour faire du pain.

Le rédacteur des échos se permet donc de penser que l'Europe pourrait échanger du charbon contre du maïs. Le charbon servirait à chauffer les Argentins et le maïs à nourrir les Français et les Anglais.

Mais cette idée doit être stupide.

LE COQ DU CLOCHER

Les récentes avances de l'ennemi ont augmenté encore le nombre de nos églises dévastées, "tombées au champ d'honneur", suivant la magnifique expression de M. Maurice Barrès. Dans nombre de ces églises, les clochers ont semblé narguer la barbarie allemande et sont restés debout au milieu des ruines: les clochers et le coq qui les surmonte.

Que représente, que signifie ce coq qui surmonte nos clochers?

Les Grecs et les Romains avaient fait du coq l'emblème de la vigilance, de l'activité et du courage. Les Gaulois, après la conquête de Jules César, prirent le coq comme emblème national. Les chrétiens l'adoptèrent à leur tour, en raison de ses qualités de gardien vigilant et en souvenir du rôle particulier qu'il avait joué pendant la Passion.

Dès lors, le coq figura dans l'art chrétien: lampes, gemmes, fresques le reproduisent à l'envie. Progressivement, les coqs des clochers se multiplient, tantôt les ailes déployées, tantôt et plus fréquemment perchés et les ailes baissées.

CHARITE BIEN ORDONNEE

Toto demande deux sous à sa maman.

— Qu'as-tu fait, lui dit celle-ci, de ceux que tu avais hier?

— Je les ai, répond Toto, donnés à une vieille femme.

— C'est bien, mon enfant; tiens, voilà deux sous.

Le lendemain:

— Maman, veux-tu encore me donner deux sous? tu sais, pour la vieille femme...

— Mais pourquoi t'intéresses-tu si spécialement à cette vieille femme?

— Parce qu'elle vend des marrons!

EN MARGE DE L'AFFAIRE MALVY

(Suite de la page 6)

tations de différents journaux français prouvent du moins que la presse jouit en France d'une liberté assez large. Les uns s'en servent pour la grandeur de la France, d'autres malheureusement profitent de cette liberté pour semer des doctrines désastreuses qui mènent ce pays vers une nouvelle révolution sociale. Puissent les forces du bien l'emporter cette fois sur celles du mal. La condamnation de Malvy est une première victoire et le commencement du châtiment de cette clique sectaire et franc-maçonne qui, pour assouvir ses haines religieuses, a mené la France sur le penchant de la ruine.

Charles Gautier.

—Le **Droit**.

TOUT NATUREL

— Comment, docteur, vous me prenez dix dollars pour me dire que j'ai le charbon?

— Vous savez bien que, vu les circonstances actuelles, le charbon coûte cher!